

DES PORTES

Nota : une transcription brute des contributions à « portes », en favorisant la compacité et supprimant les noms d'auteur (la lettrine marquant seule le changement), uniquement pour déplacer le regard et prendre distance.

@ Le Tiers Livre, 2021

La porte de devant donne sur la rue sans nom qui traverse le bourg. Séparée du goudron par une bande de terre accueillant cinq pétales hexagonaux en ciment vert : fleur de bienvenue. Large, pleine, en bois massif sombre, plus proche de l'acajou que du chêne, sans moulure ni plinthe, sans poignée non plus, marquetée comme un plateau de jeu, juste une fente pour une clé plate. À l'intérieur, un bouton épais en cuivre de trois centimètres de diamètre ouvrant à gauche, fermant à droite. Sur le côté de la porte, une imposte en verre opaque jaune ambré, large de quarante centimètres, haut d'un mètre quatre-vingts. C'est le plus souvent là que la main cogne, avant de pénétrer dans la minuscule entrée en marbre vert où se trouvent deux parapluies, toutes les clés de la maison, et un petit miroir mural en rotin. La porte de derrière avec sa poignée lâche, fait face à quelques mètres de distance à la porte de devant. Ouvrant sur un balcon sans rampe, brut de béton, c'est une porte à croisillons, quatre rangées de trois

carreaux, un bois clair jamais peint. La porte de derrière est encadrée de part et d'autre par deux minuscules fenêtres également à croisillons, dans le même bois brut, mais aux clenches anciennes, souvent grippées. La porte de derrière est dans la cuisine, où le sol n'est pas en marbre vert, mais en petits carreaux typiques des années 60, bleu gris piqué de jaune. La porte de la salle à manger est double, sans poignée, ses deux battants ferment avec un système de crochet plat assez raffiné, mais rarement utile. Vitré du même jaune opaque que celui de la porte du devant, son bois sombre et sa finition lui ressemble, certainement fabriquée par le même artisan. Elle reste ouverte, sauf cuisine exceptionnellement enfumée ou conversation très privée dans la salle à manger... peu de chance cependant, car le privé se tient dans le bureau fermé ou dehors. La porte de la boucherie est double, entièrement vitrée, fixe sur la partie gauche. La poignée est une plaque de métal grise en forme de o majuscule patte d'éph. Son poids, le bruit rebondissant

de la fermeture automatique, la sonnette retentissant à chaque entrée, la marche de vingt-cinq centimètres pour pénétrer dans la boutique au carrelage mural blanc et orange, transparence sur horaires affichés. Et cette fermeture au ras du sol, obligeant à s'accroupir quatre fois par jour pour faire entrer la clé dans la petite serrure grise, serrure qui rouille si l'on n'y prend garde lors du lavage à grande eau du sol. La porte du laboratoire est d'abord une lourde porte cochère en bois que l'on tire vers soi avec une clé ancienne à l'embout tordu. Après quoi, changement de clé, et si la poisse ne s'en mêle pas, ce qui est toujours possible au labo, une porte en verre avec béquille inox ouvre sur une vaste pièce carrelée du sol au plafond, aveugle, dans laquelle un lourd équipement en inox transforme les chairs-viscères-sang en pâtés-saucisses-crêpinettes-boudins-andouillettes. Les transformations sont aussi multiples que les couteaux et grilles de hachage pénibles à nettoyer. La porte du bunker est blindée, et avant d'actionner la large poignée, il faut

introduire dans le cylindre Pollux en laiton une clé à cinq ailettes que l'on tournera trois fois. Bien entendu, on ne s'attend à rien moins que le trésor de Rackham Le Rouge, et c'est peu dire que les classeurs en cuir vert et brun laissent le visiteur du sous-sol absolument dubitatif. La porte du garage a la peau crevassée du bois exposé sud. Érosion de la première moulure en haut des plinthes, identique sur les quatre vantaux, chacun avec son châssis fixe en verre cathédrale de cinquante centimètres de large sur trente de haut. Les ouvertures et fermetures quotidiennes nécessitent de se hisser sur la pointe des pieds, tirant et poussant péniblement les targettes hautes et basses qui maintiennent le grand corps dégingué. Si les clés des portes de devant ou derrière manquent, il suffit d'attraper sous la tuile, à côté de la meuleuse, la clé du verrou de la porte du garage. Entrer dans la maison par la porte du garage a une saveur particulière.

La porte de ma chambre, blanche, simple, une poignée pas argentée mais couleur argent. un petit trou pour y mettre une clé que je ne saurai trouver et un autre petit trou au-dessus de la poignée dans lequel devrait se trouver un clou qui ne cesse de s'enlever et que je ne recherche jamais. Toujours ouverte sauf pour la nuit et son intimité. Et qui me rappelle... La porte de chambre de mes parents, quasiment la même (mon dieu !) à la différence extrême qu'il y en avait deux. Une pour ma mère et une pour mon père pour toutes les raisons qu'ils aimaient à se raconter. Toujours un frisson avant de frapper et d'entrer.... Les portes de mes enfants – A chaque moment de leurs vies, posters, photos, panneaux d'interdictions d'entrer, mots inscrits à la craie magique que l'on peut effacer. Portes que l'on ouvre sans bruit pour voir s'ils respirent, portes entrouvertes d'où l'on perçoit leurs rires entre amis, portes que l'on frappe avant d'entrer parce que définitivement, ils ont grandi.. Porte de mon premier appartement parisien, tout en haut, de tous les étages, à pied. Porte

en bois, poignée noire à tourner, après avoir trouvé la clé dans mon sac bordélique. Seule porte sur le palier, un luxe. Pas de nom, juste une petite sonnette. Pas encore d'interphone ni de caméra pour surveiller. Ceux qui venaient étaient ceux qui étaient invités.... Porte vitrée de la laverie de la rue Paul Bert. Porte vitrée pas toujours très propre avec ses grandes lettres dessinées en bleu sur lesquels on pouvait lire, si je me souviens bien, "laverie libre service. Ouvert 7 jours sur 7, 24 heures sur 24." Porte vitrée remplie de buée.... Les portes de tous les castings et auditions vécues. Aucun souvenir, seul le frisson de l'attente, la préparation de la rencontre, le tremblement de l'émotion, l'envie de fuir parfois... La porte du cabinet médical familial — D'abord l'interphone avec le nom, le couloir à traverser, la porte sombre, lourde, très lourde à pousser, encore une petite allée jusqu'au bureau de la secrétaire, tout sourire, avant d'entrer dans la salle d'attente, sans porte.... Les portes des supermarchés, toujours vitrées, toujours coulissantes, toujours laides, à pleurer... La porte du

dentiste, souvent blanche, propre, aseptisée, pas très aimée. Interphone, code, étiquette, porte en bois de l'immeuble qui s'ouvre automatiquement, cour pavée à traverser, porte à franchir, salle d'attente, l'odeur et le bruit qui font mal à la bouche... La porte de restaurant d'amis créé dans une maison familiale rachetée — Entrée par la grille noire toujours ouverte, sauf le dimanche et jour férié, chemin caillouteux, petites marches d'escalier jusqu'au perron, portes vitrées ornées de bordures noires finement entrelacées. La porte de Barbe bleue, mille fois racontée, mille fois imaginée.... Les portes immenses, touchant le ciel, que je voyais sur mon parcours de vie m'empêchant l'accès. Fermées, inaccessibles, dans lesquelles je ne pouvais entrer... Et puis, les portes ouvertes, les chaleureuses, les bienvenue chez moi, les débuts d'histoires.... La porte de mon cœur, la porte de ton cœur, les portes de vos cœurs, libres d'accès.

la porte de la 403 noire que je claque et qui t'écrase les doigts.

la porte de la cave à r. derrière, un escalier tout noir et une odeur d'humidité vieillot. à droite, le garde-manger.

la porte du 102 rue thiers avec un petit rectangle de cuivre. le marteau carré et la poignée que l'on tirait pour annoncer notre arrivée. la grand-mère descendait avec son fichu. promesse de tendresse et d'un autre monde.

on n'entre jamais par la porte de bois en face de l'allée bordée de galets. on fait le tour de la maison par la gauche et on entre par la porte de la cuisine. les invités entrent par la belle porte régulièrement repeinte en faux bois.

la porte vitrée en arcade à mostaganem. derrière, l'hiver, les tempêtes sur la méditerranée.

les planques de policiers derrière la porte du 133 pour surveiller le squat de l'autre côté de la rue. ils trouvaient le couloir pratique : il

suffisait de pousser la porte d'un coup d'épaule et de s'installer là.

une maquette d'école pour l'examen d'archi. elle n'avait pas de porte. on y entre ou en sort comment de votre école ? demandaient antoine Grumbach et dominique Spinetta. michel G., lacanien émérite, trouvait que Grumbach (qu'il prononçait groom back) c'était un nom prédestiné pour parler d'une porte qui ne voulait pas s'ouvrir. porte blanche, ferme un tout petit couloir qui va vers chambres et salles de bain. à peine visible, jamais remarquée, passage obligé entre espaces public et privé. Ligne centrale décentrée indispensable.

la trappe dans le plafond à c. une enfance et une adolescence à imaginer ce qu'il y avait là-haut. en fait, rien.

la porte entre le 102 rue thiers et la maison de pierre Loti au fond de la cour cachée sous les clématites. passage vers une maison d'ailleurs, maison voyage. pierre S. l'a faite maintes fois cette traversée, passant d'un monde à l'autre, du réel au rêve.

dans l'impasse qui mène au parc, la porte que le chien avait retrouvée après une errance certainement affolée d'une bonne vingtaine de kilomètres. la grille de la rue puis une petite allée qui longe un mur à gauche et la porte verte. l'escalier démarre en face délimitant un espace pour poser les chaussures. pas plus de souvenir, c'est si loin

de la porte de l'épicerie qui vendait des cha-cha trois par trois dans du papier doré... de celle d'une autre en haut de trois marches, accueils renfrognés de son épici-er aux faux airs de Daniel Ivernay, le Daniel-Ivernay vendant cependant de son jambon blanc et de sa Valstar verte — non pas qu'à dix ans l'on en bût de la Valstar verte, mais reste cette odeur de jambon régnant sur toute l'épicerie et sur ce mot de Valstar — Valstar verte, pas rouge, verte — blonde, désalté-rante, rafraichissante, Valstarverte, ce mot aujourd'hui encore imprégné de l'odeur du jambon, Valstarverte roulant surtout plaisam-ment avec elle dans la bouche certaine

étrange étrangeté devenant familière à force de répéter le mot pour jouer avec lui tout le long du chemin, Valstarvalstarvalstarverte, Valse-à-valstar, Valstar-à-Valstarverte, Valstar-sans-verte-ou-bien-avec, verte-et-Valstar...Valstar verte véhiculant dans la jubilation toute une langue inventée à l'aller ou retour si l'on parvenait à oublier la remarque de l'épicier renfrogné quand on n'avait pas la monnaie ou qu'on en avait trop.. de la porte cochère d'un hôtel particulier, très particulier, trop particulier, hôtel de cuyo nombre no quiero acordarme l, pour partager avec Cervantes certaines réticences... de la porte de la vitre qui tremblait et manquait se briser quand on la laissait retomber, attirant non pas la foudre mais un résigné fais-donc attention à la porte ! ... de la porte de la bobinette à tirer et de la chevillette qui chéra... de celle s'offrant au plus offrant... de celle de la rue Comines et du dernier palier avec les siennes, toutes ces portes pour eux seuls et le palier comme un palais de couloir et de portes à pousser... de la porte de la conciergerie

convoitée, passée de belle-mère en bru sur la rue Vaugirard... sur la rue de Sévigné, de la porte vitrée juste en face de celle de la caserne des pompiers, elle affichait parfois je reviens dans cinq minutes, ce à quoi les habitués ajoutaient en souriant minutes de tailleur, aujourd'hui ne reste plus que celle de la caserne des pompiers pour dire où se trouvait celle du tailleur... de la porte de Spring Cottage avec ses deux bottles of milk du temps où l'on chantait encore no milk today, my love has gone away..., Spring Cottage comme on aurait dit la porte du 15 ou du 27 de la rue Spring Gardens... des portes à pousser de Walt Whitman – *be an opener of doors*, qu'il disait, et l'on s'y efforça... de la porte du 3, de celui y officiant, avec des yeux, disait-on, jusques au bout des doigts, le 3 près du square des Trois Lacs, qui ne furent plus que deux, puis qu'un seul... de la porte surplombant l'échauguette, une porte tout au fond d'un couloir mais au dessus des toits, l'échauguette roucoulant de pigeons... à son insu, la première de toute une collection, celle-ci portant sur

elle l'oeil de l'esprit du lieu le long d'un chemin du côté de Patna, dans les Himalayas... de la porte d'un cimetière de plaine, quand elle grinçait encore, que son mur était tout ventru et que lui, le cimetière, lui n'était pas encore un cimetière pour de vrai... de l'imprévue porte d'entrée d'une septicémie, de celle de chez soi après six mois d'absence, naïve assurance que la vie reprendrait comme avant... de la porte d'Ivry-sur-Seine, avec sa ribambelle d'escarpins alignés sur les barreaux d'un tabouret en bois... de la porte d'Italie à l'entrée de la Nationale 7 et, tout au bout plein sud, celle à l'arrivée, la vraie... de la porte d'un placard cadénassant un fantôme pendant près de quatre-vingt quinze ans, de la porte de l'escalier D, D comme l'initiale de son patronyme, patronyme du fantôme dont on retrouva la photo dans un livret de famille... de la porte d'un no man's land, infranchissable du 13 août 1961 au 22 décembre 1989... La Alberca, sa porte et sa serrure sans trou... de la porte bleu outremer, le long d'une rue des Batignolles, quand la porte n'était pas peinte de ce bleu-

là... de la porte rose dans Chelsea, du gadin magistral et de l'optique explosé pour s'être intéressé de trop près aux fenêtres du même rose... de la porte du P'tit Café en bas de ses trois marches, odeur de Préfontaines et de cacahuètes à décortiquer, joueurs de belote ou de 4/21 — rémanence de Cézanne, ses joueurs de cartes, Degas et sa buveuse d'absinthe — voix divagantes, corps avachis, ravalier sa peur pour parvenir à la caisse et ses bocaux de Malabar, de Carambar, de roudoudou, réglisse et boules de coco... Gaudí et ses portes, ses fenêtres aussi, inspirer par les portes, souffler par les fenêtres... porte du grand écran et du petit téléviseur, un contre jour, la porte grand ouverte sur un désert rouge, pointant au loin ses doigts, mythique image d'enfance sur un monde inconnu de pionniers... de la porte de Bagnolet, de celle de Clignancourt et du périph le dimanche soir, la porte de Clichy, ses tableaux noirs à volonté pendant les ménages du soir... de la porte verte du cordonnier malaimable mais qui peignait à l'huile... de la grand-porte

des grands messes, Montaigne, juste en face, écoutant officier les grands prêtres, sourire énigmatique aux lèvres, jambes croisées, pied doré en avant... de la porte de ma chambre avec ses rideaux rouges, l'index écrasé dans son encoignure un soir d'orage... porte d'une bulle de savon, qui a jamais vu la porte d'une bulle de savon avant que la bulle de savon n'éclate ?... porte en feuilles dans la haie donnant sur un champ de maïs... de la porte de l'épicerie-taxiphone gardant le fil avec son Maghreb d'antan... des portes dont il suffit de dire qu'elles sont dublinoises pour savoir comme elles furent, comme elles sont encore... de la porte du 1406, voisine immédiate de celle du 1380 suivant celle du 1354 s'éloignant à tire-d'aile dans un vol d'étourneaux... de toutes ces portes-là à celle tout en haut de la dune qui donne sur l'Atlantique, tout n'aura été que traversées et zigzags vers d'autres portes encore...

Croquer le marmot. | Petit matin glacé devant la grille hollywoodienne d'une clinique de banlieue chic. Frigorifiés, on se penche sur la plaque. C'est vraiment là. On s'avance dans allée, qui nous rapproche peu à peu du cube de glace posé là-bas, au milieu du parc givré. Silence. On pourrait se dire que c'est beau. On ne se le dit pas. On s'en fout. On pousse la porte vitrée à double battant. Du fond du grand hall carrelé, une femme en blouse blanche, silhouette glissante, sans visage, se pointe. – Bonjour. Vous n'avez pas eu trop de mal à trouver ? Il ne fait pas chaud ce matin. Si vous voulez bien me suivre. On a eu du mal. On en a toujours. On suit. Arrivés dans une pièce d'attente plutôt cosy, elle nous indique deux fauteuils Breuer Vassily. Devant nous, s'élevant du sol au plafond, côte à côte, deux portes. Du chêne vraisemblablement, large lame d'acier incrustée de haut en bas. On comprend mieux les tarifs, la pipette c'est pas du pipeau. Des revues de design et d'architecture sur la table très basse. Impeccablement rangées. On n'y touche pas.

Pendant une bonne heure, là, face aux deux portes, on n'y touche pas. On ne peut pas, vu qu'on se tient la main. Et puis la revoilà, rictus aux lèvres, qui se plante devant lui. — Désolée de l'attente. Si vous voulez bien me suivre. Ça doit être une manie. Il se lève, fait deux pas, se retourne, m'envoie un clin d'œil, disparaît derrière la porte de droite. Y a pas à dire, bien vu ces portes jusqu'au plafond. C'est quand même autre chose. Au bas mot, trois mètres cinquante de haut. J'ai le nez en l'air quand elle rapplique. — Si vous voulez bien me suivre. Elle a été programmée. Pour moi, c'est la porte de gauche. Trois quarts d'heures plus tard, je ressorts. Jambes croisées derrière un papier sur « Un appartement au chic singulier à Milan », il lève le menton vers moi. — Alors ? — Tu as vu ces portes ? — Oui, pas mal. Alors ? Ça va ? — Pas trop. On laisse tomber les portes et on y va. Croquer le marmot. 2 On s'est bien pourri la vie à monter ce lit. On l'a trouvé chez un broc. On l'a chiné. Chiner, c'est chic. Nous, ce qu'on aime, c'est les trucs neufs, carrés, clean. — C'est un peu froid, chez vous,

non ? Alors, pour l'occasion, on fait un effort. On se dit, un lit de bébé ancien, en fer forgé, « ça peut être sympa ». Une journée à ajuster les montants mal foutus. Bref. Il est là, avec ses torsades et ses volutes, là, dans l'angle, à droite en entrant, face à la fenêtre. C'est bien simple, dès qu'on ouvre la porte, on ne voit que lui, cet adorable petit lit blanc bien retapé, avec le petit matelas dedans, bien à la dimension, et la petite couette en dentelle par-dessus, avec l'oreiller assorti. Y a pas à dire, c'est très joli. Il sera bien, là, le bébé. Alors on sort et on attend. On attend le bébé, devant la porte fermée. La porte de la maison de campagne qui va bien avec le lit de bric et de broc : une porte en mauvais bois, voilée, piquée, avec une clenche à l'ancienne rouillée. Il faut toujours s'y reprendre à trois fois avant d'arriver à la fermer, cette porte. Alors, une fois qu'on a réussi, qu'on a réussi à la refermer sur le charmant petit lit, on n'a plus aucune raison de l'ouvrir. On n'a plus qu'à attendre. Qu'à attendre devant la porte. Le bébé, qui ne va plus tarder. — Elle est quand

même très moche cette porte, non ? — Pas plus que le lit. — Tu as raison. On devrait aller voir ailleurs. Et hop. On y va. Croqué, le marmot Le plan que nous a dessiné notre copain architecte nous va bien. Il a transformé un atelier de confection d'avant-guerre en loft. Un loft, c'est chic : une très grande pièce entièrement vitrée côté cour, indiquée « salon-séjour », qui dessert deux chambres, indiquées « chambre des parents » et « chambre d'enfant » avec salles de douche attenantes, une bibliothèque (aveugle), une cuisine ouverte et l'entrée. Toutes les pièces satellites sont petites. C'est l'esprit du lieu. On ne discute pas. Au bout de six mois, c'est fini, on s'installe. Il faut reconnaître que ça a de l'allure. Cette pièce, on y passe tout notre temps : poêle suédois, éclairages au sol, musique, lecture, copains et même expos. Pour que cette belle grosse bulle puisse flotter et rebondir allègrement dans le cosmos de nos fantasmes, on laisse toujours fermées les portes d'accès aux pièces. La « chambre d'enfant » en particulier. On continue toujours à l'attendre, « l'enfant », mais on a changé de

porte. Enfin, surtout moi. Celle-ci est tout ce qu'il y a de plus fonctionnel : modèle Lapeyre blanc satiné, le pêne glisse parfaitement dans la gâche quand on la tire derrière soi, la poignée est en acier chromé. Sobre, efficace. Cette fois, on n'y installe pas de lit. On a le temps. En attendant, on y met un bureau. Et je continue à attendre. Attendre devant la porte, c'est un tic. À moins que ce ne soit devenu un toc. Toc toc, qui est là ? Justement, de temps en temps, j'oublie d'attendre devant la porte de la chambre d'enfant et je pousse la porte du bureau. De plus en plus souvent. C'est drôle la vie. Enfin, non justement, pas la vie. Bref. — Tu ne crois pas qu'il aurait pu prévoir un bureau quand même ? — C'est sûr, ça manque. — Finalement, c'est pas mal comme ça, non ? — Oui, c'est bien comme ça. Et voilà. On n'attend plus devant la porte.

La porte de la chambre sourde dans laquelle, devenu le son, on n'entend plus que les battements de son cœur. Pièce massive de matériaux composites derrière

laquelle on peut devenir fou si elle nous enferme—La porte imitation bois de la chambre du mari qu'elle conserve toujours entrouverte—La porte absente de la pièce commune à l'enfant et aux parents—La porte imbécile de bois sombre qui occulte la vue et la lumière—La double porte de châtaignier avec sa tête de lion qui dit aux passants la puissance de cette famille—La porte crasseuse de l'asile de nuit qui ne s'ouvre qu'à partir de 18 heures en hiver—La porte vétuste dont le vert jardin s'écaille et derrière laquelle attend la vieille chienne aux poils jaunes—De l'intérieur de la chambre anéchoïque, la porte recouverte de dièdres ne s'ouvre plus, le mécanisme de sécurité ne fonctionne pas. Halluciné, je finis

Il y a la lourde et imposante armoire de la grand-mère. Trois portes dont l'une, centrale, est dotée d'une glace où se voir. Derrière ces portes, des draps blancs empilés sur plusieurs étagères, un gros sac en toile de jute dont je ne sais la contenance. Hors portée de ma main, des chapeaux étranges portant

des fleurs, des oiseaux, des fruits. Deux tiroirs où sont rangés des bijoux et autres petites merveilles. Quand je suis malade, j'ai le droit de les voir de plus près, de les toucher. Les portes refermées, l'armoire garde ses secrets. Que font les draps, les chapeaux ? Le quelqu'un dans le sac de jute ? J'entends des voix derrière les portes. Si on passe cette porte, tout de suite à gauche dans ce cagibi, une autre porte celle du placard où est enfermé l'album du petit chat jamais délivré, jamais retrouvé. La porte HLM de son appartement était criblé de trous et de vis, la faute à une ribambelle de verrous élus domicile sur toute la hauteur du chambranle. Du plus petit au plus gros et du système de verrouillage le plus simple au plus sophistiqué. Il y en avait autant que de boutons à son cardigan. Ces verrous, targettes, loquets étaient sans doute, de piètre réputation puisqu' Olympe souhaitait en acheter un autre des plus efficace. Ton œil est remous/
Ton oreille aveuglement/ Ta porte impénétrable. Mais tu es responsable de moi/ Pluie, Vent, Soleil, nous sommes. L'enseigne Pension

de Famille. Location au mois ou à la semaine située dans la coquette avenue de la station thermale promettait une agréable villégiature. Il y avait bien ce portillon à passer d'une couleur indéfinissable -un vert tirant sur un jaune – et ces plates-bandes de fleurs rachitiques courant le long du bâtiment qui surprenaient. Mais on se disait que cette bizarrerie avait un charme désuet plein de promesses. En entrant, le grand hall, sombre et cimenté, impressionnait dans sa nudité. A sa droite, à sa gauche, un long couloir dans la pénombre dont on ne voyait pas la fin. Puis vint le méchant néon éclairant sans pitié les rangées de portes métalliques, toutes identiques sur l'un des côtés du couloir comme autant de cellules pour voyageurs défunts. Steve aime sa rue. Je suis le Seigneur de cette cité. J'en suis le garant. Il a choisi d'habiter le haut de la ville, aux abords du jardin qui longe l'enceinte de la ville. Sa porte à lui est massive, faite de pierres, faite pour durer, solidement arrimée dans le sol aussi bien qu'il est arrimé à la boisson. Une palissade faite de cartons lui permet de

monter la garde. Steve est invincible aux portes de son domaine. La maman avait installé son lit dans l'alcôve de la salle à manger. Pas de porte coulissante mais un léger rideau qui voletait à l'approche des pas. Lui, dormait dans sa petite chambre sans se douter que Maman Pégase souvent, le veillait postée derrière sa porte close. Sous cette chaleur écrasante où aucun souffle d'air ne venait secourir les corps amoindris, la sieste se faisait toutes portes ouvertes. Dans ce silence blanc, seul le compresseur du réfrigérateur bourdonnait. On entre dans Ésope par une fente. Malléable, elle reconnaît votre forme et s'adapte à celle-ci composant un passage à votre taille... comme la porte promesse la porte naufrage la porte trou de souris la porte voyage la porte paysage la porte blessure la porte trait d'humour Laporte nom connu la porte va-t'en la porte chemin la porte lune la porte armure la porte gomme... Il arrive quelque part. Sans carte d'identité ni passeport ni pass sanitaire ni origine. Il arrive quelque part. A quelle porte va-t-il frapper ?

Dans la cour de notre petit HLM, les bandes de gosses allaient et venaient. La vieille dame du rez-de-chaussée avec ses cages à serins laissait toujours sa porte ouverte. La porte grise était maculée de graines séchées et de mie de pain laiteuse. C'était l'attraction des gosses, la porte de la vieille. Un jour, elle a fini par la refermer. Hall de l'immeuble, grand couloir accessible par deux entrées vitrées, nous habitons côté pair, la porte 320. Interdit par le règlement de mettre son nom sur la porte, juste un numéro. Recouverte d'un revêtement couleur noyer censé faire chic, la porte était blindée. Blindée disait fièrement mon père, comme si elle allait contribuer à l'avenir à ce que l'on ne vienne plus nous demander des comptes. Cinéma de quartier, nous traversions le hall avec nonchalance et le bruit de la porte-ventouse se refermait. Recommencer pour bien nous imprégner du bruit. À la fin du film, nous empruntions une porte à l'arrière de la salle, encombrée par les poubelles et les cartons du restaurant voisin.

Au dessus de la porte rouge en bois massif rouge carmin, épaisse et douce au toucher, laquée, un lampion accroché au mur qui attirait l'œil. On poussait la porte, à toute heure, le restaurant exotique de la rue Duquesne servait des spécialités vietnamiennes.

Premier rendez-vous amoureux à l'abri de la porte cochère de l'immeuble.

Premier baiser derrière la porte cochère.

Rupture derrière la porte cochère.

Aujourd'hui, souvenir d'une porte décochée.

Dans la maison de campagne de l'oncle Jules.

A l'intérieur de l'étroit placard à balais, l'oncle avait imaginé un système de rangement perfectionné des clés de la maison, suspendues par petites grappes, soigneusement étiquetées. Cliquetis des clés contre le battant de la porte du placard.

Inutile la clé étiquetée Salon. Pour l'ouvrir une secousse sonore qui ébranlait le plancher suffisait. C'était la porte magique.

La porte de la pendule, vitrée en partie haute. Une première clé pour l'ouvrir, inutile, serrure

manquante, la deuxième pour faire tourner les aiguilles. Ouvrir cette porte et faire tourner les aiguilles à l'envers. C'était la porte du temps qu'on remontait à l'infini. La pièce se mettait à crépiter.

A mi-étage, une série de marches palières qui mène à une porte à deux battants. A quoi servait cette porte toujours fermée ? La clé de cette porte était manquante. À force de questionner l'oncle, nous eûmes en retour sa réponse laconique, « on n'y touche pas, c'est sentimental ! » C'était la porte mystérieuse. Mon cousin l'avait dessinée, sur son croquis on voit le départ de l'escalier et la mystérieuse double porte en pitchpin sur le palier bricolé.

Je ne me souviens pas d'une porte première, originelle, majeure -, mais tout à coup des portes ont surgi dans ma vie. De toutes parts. Aujourd'hui, j'habite une maison où il n'y a pas de portes en dehors de celles qui donnent sur le dehors. toute petite, je ne la vois pas, parce qu'elle est cachée derrière le mur du couloir en briques de verre,

mais j'entends, clic-clac, la porte palière. Mon père qui sort, qui rentre. La sonnette. La visite de M. et Mme P., les voisins gentils du dessous. L'autre porte de cette époque est celle de Mamie P. qui me garde parce que maman travaille. Je ne la vois pas non plus, mais elle est tout en haut d'un escalier de marches géantes. Maman me donne la main pour monter, j'arrive un peu essoufflée. Maman sonne. Mamie P. ouvre. Dans l'encadrement, comme le cadre d'un tableau, un autre monde. Le guéridon sous la lampe, avec les photos encadrées (dans le tiroir, il y a L'étoile mystérieuse et Objectif lune). Des rideaux comme au théâtre. Combien de chambres d'hôtel dans ma vie de voyage ? Combien de portes différentes avec des numéros ? Mille et tre ? Mille et tre cento sans doute. Univers d'ascenseurs, de couloirs aux musiques glissantes, d'odeurs de viennoiseries et de détergent - en Inde, la naphthaline et l'humidité; en Chine, le vinaigre de riz et des remugles qu'on essaie d'oublier. De la moquette, des morceaux de dehors encadrés par des fenêtres. 1965. Nous emménageons dans

le monde de portes de la cité de la Bastide. Des barres et des tours avec des portes en verre sous des porches, des portes d'ascenseur. Les portes sont les mêmes pour tous les appartements. Marron, avec la sonnette, le nom sur la porte et le paillason. Florence, à quelques rues du Duomo. Débarquée du train de nuit un dimanche, je détiens les clefs d'un août florentin : une grande pour la porte sur rue ; une petite pour l'appartement. Je ne me souviens pas de la seconde, très bien de la première. Une imposante porte cochère en bois qui oppose une résistance farouche à toutes mes tentatives d'ouverture. La clef tourne dans la grosse serrure métallique. Rien ne se passe. Rue d'un dimanche d'août. Désespérée. Combien de temps ? Soudain, au bout de la rue, un passant. Il se dirige vers moi. Il comprend mon italien inventé —prego, un colpo di mano—et ouvre la porte de mes vacances italiennes en souriant. Celle de l'appartement ne m'offre aucune résistance. L'encadrement des portes-fenêtres. Sur les arbres de notre premier jardin ; sur celui de ma

mère ; sur le mien. Sans portes aucunes, les toilettes en Chine. Les portes de placard, d'armoire -dont les petites armoires de toilette à miroirs accrochées au-dessus des lavabos. Au lycée, nos portes de casier de demi-p. Et les portes du dernier palier qu'on ferme après la cantine pour écouter les Beatles sur un tourne-disque en haut de l'escalier.

Elles sont là silencieuses, quelque fois grinçantes, toujours stoïques à nos joies, à nos peines, à nos colères, à nos élans de tendresse; elles écoutent sans entendre des paroles passionnées ou les moins avouables; elles nous protègent des menaces extérieures et des vicissitudes de la vie; elles nous abritent du froid en nous offrant un cocon douillet; elles assignent aux uns et autres un espace à soi, seul avec soi-même où à partager entre intimes; elles balisent notre intérieur de repères qui ordonnent notre quotidien; ici la salle de bain, la cuisine au fond... Elles nous invitent à entrer dans des lieux ouverts à tous, parce qu'une plaque apposée sur un mur ou

sur un battant, nous dira, sitôt franchi le seuil, que l'espace où l'on se trouve, est un lieu public, une maison commune à l'usage de tous. Elles sont celles qui ouvrent sur le monde, un rite de passage ou une quête existentielle, pour un départ ou un recommencement dans la vie, forcé ou librement consenti, avec ou sans espoir de retour. Elles sont aussi celles des lieux de réclusion, celles qui enferment, par nécessité ou par choix, les prisonniers, les malades ou les fous, ou les religieux. Une porte peut-être tout cela à la fois et bien plus...On compte beaucoup sur elles...Et pourtant elles ne paient pas de mine à les voir alignées en rang d'oignons dans les rayonnages de la grande distribution. Elles s'offrent à nos regards, en format rectangulaire, plus ou moins larges, mais de tailles égales, en bois plein ou vitrés, lisse ou rugueux, peint ou à peindre, en style industriel ou nature, à battant à droite ou à gauche. Elles peuvent être coulissantes ou basculantes; elles peuvent être sur des rails avec ou sans accordéon; elles doivent rester silencieuses pour un usage acoustique; elles

doivent rester glaciales à tout débordement incendiaire; elles sont parfois une barrière que l'on ne franchit pas ou une porte de chantier que l'on retirera sitôt l'achèvement des travaux. Chacune a sa fonction; les unes resteront à l'intérieur, les autres iront dehors...certaines seront confinées à la cave d'autres fileront dans les chambres à coucher...les unes monteront à l'étage tandis que d'autres trouveront leur place au rez-de-chaussée ou dans le garage...Quelques unes seront portes et fenêtres au choix ou bien servant d'issue de secours en cas d'urgence. Chacune restera chez soi en étant priée de ne pas dépasser son seuil de porte. Pour éviter le mélange des genres et pour ne pas les confondre, on les attife d'atours distinctifs : aux unes, des poignées de porte avec ou sans serrure, sur plaque ou sur rosace, avec bouton ou heurtoir: avec fermeture simple avec ou sans cylindre quand ce n'est pas un simple verrou apposé au verso du vantail; aux autres, les entrebailleurs et les judas, les ferme-porte à compas ou à ressorts, avec ou sans butée, et

de temps à autre un hublot d'intérieur pour regarder de l'autre côté de la porte. Alors au gré de nos sentiments et de nos besoins, on les parcourt l'une et l'autre, de porte-à-porte, que nous ouvrons quelquefois en cognant à l'huis, avec tact et délicatesse, pour ne pas indisposer l'occupant des lieux. qui pourrait tout aussi bien nous claquer la porte au nez.

Sur le palier, j'hésite avant de frapper à la porte d'en face. Ils peuvent arriver à ce moment précis, ce qui me sauverait d'aller chez la voisine. Je peux compter jusqu'à dix, vingt, cinquante, un petit délai, au cas où, mais je sais que c'est inutile. Ils ont dû perdre le train de sept heures. De l'autre côté de la porte, j'entends le bruit de la télé. Madame Vernel ne rate jamais le concours du soir, assise sur son gros fauteuil, une couverture sur les genoux, le chien couché sur le fauteuil à côté. C'est un petit chien au poil noir, vieux. Un bruit de voix dans la rue me fait tendre l'oreille, mais la porte d'entrée ne bouge pas. J'ai faim. Je n'aurais pas dû jeter le déjeuner à la poubelle.

Mais à midi, ça ne passait pas. Et je regrette maintenant d'avoir épuisé toutes mes réserves de réglisses et de carambars achetés avec ce qui restait de mon argent de poche. Madame Vernel n'est pas très sympathique, c'est aussi pour cela que j'hésite, même si elle finit toujours par me laisser entrer. Je m'assois à côté du chien et je regarde la télé avec elle, pendant qu'elle dialogue avec le présentateur. Elle ne me pose jamais de questions. C'est moi qui parle, ou plutôt qui m'excuse de la déranger. J'essaie toujours de trouver une bonne raison pour qu'elle ne me renvoie pas chez moi. Avant-hier, c'étaient les clés. Je lui ai dit que j'avais perdu mes clés. Pour aujourd'hui je n'ai encore rien trouvé. Je sais bien qu'elle ne me croit pas, mais je ne peux pas lui dire que j'ai peur, que plus il fait noir, plus j'ai peur, peur qu'il leur soit arrivé quelque chose et qu'il ne reviennent plus jamais.

Je demande à mon père si on ne peut pas avoir une clôture autour de notre jardin et petite porte comme celle des voisins. Mon père

me dit que non, que cela ne servirait pas à grand-chose. Pourtant, je trouve le jardin des voisins bien coquet et accueillant avec sa clôture en bois et une petite porte qu'on ouvre grâce à un loquet. Dans le jardin des voisins, il y a un lilas, qui sent bon au printemps, sous le lilas, il y a une table en fer, peinte en blanc, et des chaises. La voisine m'invite souvent à prendre le thé sous le lilas, puisqu'elle a deux enfants et que je joue souvent avec eux. On prend le thé dans des tasses en porcelaine à fleurs, de la même couleur que les lilas, et je trouve cela fait très chic. Chez nous, on avale notre café au lait en vitesse le matin, puis on se dépêche de partir car on est toujours en retard. La voisine parle beaucoup, quand elle parle de son mari, elle ne dit pas « mon mari » mais « mon époux ». Elle nous raconte aussi beaucoup d'histoires, nous lit des passages de la Bible pendant qu'on prend le thé et on mange des petits gâteaux. Je remarque que dans la Bible le mot « époux » revient très souvent. Je vais de plus en plus chez la voisine pour écouter des histoires de la Bible et pour

jouer avec ses enfants. Leur jardin, avec la clôture et la petite porte, forme un monde à part où on est tranquille, mais ma mère m'a dit un jour que, si je le veux, je pourrai aller vivre tout le temps dans le jardin des voisins. Enfin, elle ne l'a pas dit aussi délicatement.

Mes parents se sont enfermés dans leur chambre et m'ont dit qu'ils étaient très tristes à cause de la mort de Luís. Je suis restée de l'autre côté de la porte en attendant qu'ils finissent d'avoir du chagrin. Luís était un petit garçon de mon âge qui habitait la maison à côté. A l'enterrement, j'ai aidé à porter le petit cercueil blanc jusqu'au cimetière avec les autres enfants du village. Tout le monde pleurerait beaucoup. Je ne suis pas triste, je ne pense pas que je ne le reverrai plus jamais, qu'on ne courra plus comme des fous les bras écartés en faisant l'avion. Je ne pense qu'aux portes derrière lesquelles les gens se renferment quand ils sont tristes.

J'ai passé mes examens, je suis en vacances, j'ai besoin d'argent. Mes parents me disent que

si je veux de l'argent supplémentaire, il faut que je le gagne. Je vais jusqu'à l'usine de vêtements pour chiens et je demande de l'emploi pour les vacances. Ils m'embauchent. Je commence à huit heures, j'ai une pause pour déjeuner, puis je recommence jusqu'à cinq heures de l'après-midi. Je catalogue des tissus et des boucles tout au long de la journée. Autour de moi, des portes blanches qui s'ouvrent et se referment constamment, je présume que des décisions importantes sont prises dans les bureaux qu'elles cachent. Sur l'avenir de l'usine, sur les prochains défilés de mode pour chiens. Il y a une pendule au-dessus de l'une des portes. Que je la regarde ou pas, le temps passe avec la même lenteur. A midi, les portes de l'usine s'ouvrent, je passe devant le réfectoire où les ouvriers ont aussi ouvert leurs gamelles et mangent. Après, ils sortent quelques minutes pour prendre l'air, fumer une cigarette. On rentre tous à une heure et les portes se referment. Les pauses toilettes sont chronométrées ; il y a un chef qui surveille tout le monde, parfois il pousse la porte de la salle

où je me trouve, juste pour voir si je suis en train de travailler. A cinq heures, les portes s'ouvrent à nouveau et tout le monde sort en courant comme s'ils manquaient d'air. Je maudis les portes qui m'empêchent d'être au soleil, qui cachent des secrets que je n'ai pas le droit de savoir, qui clôturent le monde entre ceux que ne voient pas le temps passer et ceux qui en meurent. Au bout d'un mois, j'arrive à la conclusion que j'ai vu suffisamment de portes, je demande mon salaire et je m'en vais. J'achète dans un magasin une robe très chère que je ne porterai jamais.

La porte d'entrée de la maison de mes grands-parents paternels donne sur le boulevard. Une allée gravillonnée, quelques marches, une porte austère, impossible de la décrire, elle brille par sa neutralité. Je ne l'ai jamais vue, de toute mon enfance, s'ouvrir. Une porte sans vie, inhospitalière. Plus haut dans le boulevard, le portillon donnant accès à la maison de mes grands-parents maternels. Vert tendre, avec des traces de rouille,

un peu de guingois. Pour l'ouvrir, il faut glisser la main entre les barreaux et tourner la clé toujours présente dans la serrure. Bloquée net par l'affiche clouée sur le portail : ATTENTION, CHIEN MÉCHANT. Peur irraisonnée des chiens et celui-là jappe férocement. Incapable d'entrer pour donner à l'amie de ma grand-mère la brioche qui, dans mon panier, embaume la fleur d'oranger. Faire un demi-tour prudent et tout le long du trajet savourer le gâteau, miam ! Cette porte donne sur une arrière-cour sombre. Des panneaux de bois dans le bas, des carreaux vitrés dans la partie haute. L'un d'eux, fêlé, a été consolidé par un almanach des postes au dessin joyeux : un pré, une chèvre blanche, un garçon. Les trois autres sont ternes, pleins de chiures de mouches. La porte de la chambre des parents toujours fermée. Interdiction d'entrer, parfois y coller l'oreille. Une porte fait communiquer ma chambre à celle de mon petit frère. Pas de clé, pas de verrou et ses incursions incessantes. Dans le hall, un piano trône. Derrière lui, une porte à double battant condamnée. La

première attente devant la porte du petit pensionnant. Sonnerie mélodieuse. Des pas précipités. Un œil derrière le judas. Envie de fuir. Un collier autour de mon cou. À son extrémité, une clé. Elle ouvre la porte de l'immeuble, rue d'Oran, la porte de l'appartement au 3ème étage, la porte de la terrasse au 6ème. Je suis la fillette à la clé ; je dois la cacher sous mon corsage. La porte vers la cave, l'ignorer, et pourtant en savoir les effluves, salpêtre, odeurs de moisissures, de poussières de charbon, de vieilleries, sans doute dans un recoin des jouets cassés, une poupée abandonnée. Mon étonnement devant la porte tournante de l'hôtel lors de vacances avec mes parents. Envie folle de m'engouffrer entre ces ailes vitrées, qu'elles tournent à toute vitesse telles celles d'un tourniquet. Peur aussi. Rue Bernex, retour-souvenir vers la porte majestueuse du notable, le docteur Orsini, pour donner ce détail : un gratte-pieds en fonte est scellé dans la pierre de la marche. Prière de se décrotter les semelles avant d'entrer. Retour vers le Boulevard Notre-Dame. Devant la porte

de Madame Morand, une surprise : pour la première fois, découvrir un paillason qui clame : BIENVENUE, en lettres de feu ; de plus ne pas entendre les glapissements exacerbés du cocker. Serait-il possible qu'il soit devenu accueillant ? Maison familiale à Valensole. De la porte donnant sur la rue Jules Ferry, un seul souvenir : sa clé en fer forgé. Étonnante par son anneau en forme de cœur, par sa taille, plus grande que ma main, par sa lourdeur. Et aussi l'injonction de l'aïeul : surtout ne pas la perdre, impossible à refaire. Comment la perdre, elle si encombrante ? À Valensole encore, arrêt devant le portail du cimetière, flanqué de deux cyprès, noir, lourd. Les bras encombrés de pots de chrysanthèmes et grinçant des dents face à cette corvée, dans l'attente du gémissement aigu des gonds rouillés et usés quand il sera temps de pousser le battant. En plein cœur de son Plateau, entre champs de blé et de lavande, la porte bleue du mas ombragée par la treille et le chat roux qui somnole à l'abri du mistral. Dans le vieux bourg de Guillestre, toutes les portes qui

donnent sur les caves, les étables, les salles communes, sont percées de chatières. Les chats allaient et venaient à la poursuite des rats en toute liberté. Pas de chatière pour mon chien ! Quand il veut sortir, il gratte à la porte, il abîme son vernis, il grogne. Je me précipite. Je suis son groom, son concierge, la femme aux clés d'or. Portes gouvernementalement closes, pour crise sanitaire, celles des bibliothèques, des librairies, des théâtres, des cinémas, des salles de concert, de conférences, de sports, de réunions associatives, de fêtes... lieux dits non essentiels... Non essentiels, vraiment, ces lieux de vie ? Portes de l'ailleurs. Qu'elles soient monumentales, discrètes, ouvragées, secrètes, cloutées, traditionnelles, artistiques, abandonnées, centenaires ou multi-centenaires, les portes marocaines captent mon regard. Je rêve de les pousser pour découvrir ce qui se cache derrière elles. A Chefchaouen, les portes sont d'un bleu lumineux, et ce heurtoir en forme de main délicatement ornée de tatouages donne envie de la caresser. Les portes en moucharabieh, leurs jeux d'ombres et

de lumière, fermeture et ouverture sur le mystère du dedans. Porte de cèdre massif cloutée d'une mosquée tunisienne, des chaussures en attente, je ne déposerai pas les miennes, l'entrée m'est interdite. Portes du pays Dogon, les ancêtres mythiques sont sculptés dans le bois, des crocodiles aussi, ces motifs sont là pour me dissuader d'entrer. Dans le désert mauritanien, la tente blanche des nomades, un voile léger comme porte. Autour des portes de Oualata, de magnifiques peintures polychromes aux figures géométriques, en argile blanche sur fond ocre, œuvre traditionnelle des femmes, impossible de les admirer encore, en raison de la menace terroriste dans le Sahel. Bien d'autres encore devenues inaccessibles, dans ces régions qui nous sont déconseillées, risques d'attentats et d'enlèvements. Pour finir, la dernière porte, mais une seule vraiment ? Dans ma maison des Hautes-Alpes, souvent, cette question de mes amis : « Mais où est la porte d'entrée ? ». Oui, six portes donnent sur le jardin, la terrasse, le balcon, l'escalier de bois, Aucune d'elles ne peut

revendiquer le titre honorable de porte d'entrée. Elles le sont toutes, elles ne le sont pas. À vous de pousser l'une d'elles pour en décider !

San giuseppe tel ce patriarche maronite qui est son père aux traits tirés au dos courbe un peu penché sur l'envers d'une partition musicale lui faisant face l'aidant — elle petite — à déchiffrer une composition à interpréter au violon à moins que cette dernière ne soit cette pièce baroque spécialement composée pour un chœur de cinq à six voix (les passagers) simple motetto ou petit mouvement adressé à la vierge endormie maintenant dans ce train-tableau du Caravage Ailleurs les chevaux des chemins ensablés affublés de clochettes auraient laissé leur place à la plus belle des robes pie recouverte de taches blanches et fauves au regard placide rappelant celui de son palefrenier en rien alerté par la terrible frappe divine percutant la poitrine du cavalier Saul de Tarse (en Turquie) alors tombé à terre dans une semi-obscrité proche d'un décor de

théâtre cachant en réalité une route et sa nuit aussi accablante qu'exaltante magique que naturaliste chaude que glacée tout près des portes abattues molles de ses rêves à elle — aussi ceux du peintre lombard — et qui donnaient sur des pleins des vides sans conditions ni barrières tout pouvait aller et venir se convertir reconvertir à souhait même si à l'intérieur de ce rêve elle aurait bien voulu se cacher derrière de quelconques parois admettons invisibles parce que bien des fois poursuivie Au lieu de cela à l'image de Saul-Saint-Paul ouvrir grand les bras même au sol couchée voir regarder non de biais mais de face quelle que soit la lumière la porte jusque dans sa morphologie extrême et sonore de porte de heurt peur torse tarse semblable à cette forme d'os en rangée qui en échos dans la nuit resonait parce que c'était Sednaya à côté de Damas dévastée alors que son corps sur la banquette avait glissé pour former une diagonale sous le demi-cercle des sacs et valises objets variés au-dessus de sa tête donc une diagonale touchant de la tête puis des pieds disons

la base de ce demi-cercle bombé jusqu'aux bords presque de cette sorte de protection coulissante servant de barrière entre le couloir éclairé à un moment d'une lumière bleutée veinée de minuscules points blancs semblant phosphorescents et le compartiment immergé dans une douce torpeur parfois musicale mouvante et par à-coups franchement tressaillant -cela pouvait dépendre de la santé des routes — qui la faisait s'affaisser toujours un peu plus au rythme des ouvertures fermetures légers grincements — l'on imaginait dehors des visages pincés — de cette porte pouvant déposer sur son visage selon les parcours un faible souffle d'air frais provenant sans doute de quelques cours d'eau ou de maquis avoisinants elle qui avait cherché les jours derniers sans y réussir vraiment à mieux respirer ne continuait-elle pas d'ailleurs à souvent passer une main déterminée sans toujours trop y penser du haut de son menton au début de son décolleté pour faciliter un mouvement fluide de déglutition qui aurait rendu aisés comme un passage de salive réfractaire une amplitude

majeure de ses poumons cela aussi depuis qu'elle écrivait ou dessinait des choses sur son carnet parfois réveillée le cœur battant par un cauchemar la vision de scènes terribles récentes voire celle envisageable sous la mauvaise lune où le monde autour d'elle s'éveillait d'une attaque surprise masquée ? du wagon à l'intérieur duquel elle se trouvait elle sursautait mais bientôt se rendormait envahie par une bienheureuse lourdeur onirique une fatigue exacerbée stratifiée de tout son corps d'autres fois également elle se débattait loin de son père contre d'invisibles monstres basilics dragons cornus et autres taureaux à têtes et yeux multiples qu'elle imaginait soudainement placardés sous forme de simples dessins ou de bas-reliefs sur la porte du compartiment alors déjoueuse de périls et de mauvais sorts à l'image de la proue de certains bateaux les deux associations pouvant rappeler dans l'ordre à Babylone les motifs de la célèbre porte d'Ishtar bleue nuit et dorée comme ailleurs les visages aux yeux troublants de marins morts en mer Il se serait presque donc agi de

revenir à la terre de ses cousins siciliens quand ils utilisaient l'expression iettare jeter le mauvais œil sur quelque chose d'effrayant et de menaçant en gardant à l'esprit qu'étymologiquement les ietti étaient ces liens que les dresseurs d'aigles ou de faucons attachaient aux pattes des oiseaux avant de les lancer pour quelques tours bien maîtrisés dans les airs elle pouvait également imaginer les voix dans le couloir tout proche mêlées à celles d'oiseaux nocturnes d'arbres et de feux évoluer dans une prolifération irrésistible de petites sculptures fluides en ronde bosse sur la porte du compartiment se répondant échangeant sur des propos divers qui a priori ne la regardaient pas mais la paix qu'elle pouvait retirer de ce silence à l'écoute !... lui faisait revenir en mémoire les paisibles goûters familiaux passés petite à observer ou justement à écouter derrière les portes pendant des après-midi entiers ses parents oncles tantes cousins conversant aussi bien que s'immobilisant dans des saynètes qui ici se distinguaient presque devant ses yeux par panneaux animés puis

statiques et dans lesquelles, à l'image des divisions des grandes portes de la Renaissance, divers épisodes relatifs à la vie des saints soit dans ce train celle de parfaits inconnus - qu'elle pouvait néanmoins deviner imaginer physiquement par le son de la voix des pas - se succédaient et échafaudaient des sortes de séquences filmiques où il était aisé de retrouver des suites d'actions et de narrations allant peut être lui rappeler des choses vécues et même -se disait-elle dans le mystère de ses réflexions prises d'assaut par de brusques ou progressifs endormissements qui la rassuraient - ce qui aurait ressemblé à des signes divinatoires dont l'origine sonore avait après tout et dans bien des cas défini tout un pan de la tradition oraculaire antique

Cette pièce baroque spécialement composée pour un chœur de cinq à six voix (les passagers) simple motetto ou petit mouvement adressé à la vierge endormie maintenant dans ce train-tableau du Caravage Ailleurs les chevaux des chemins

ensablés affublés de clochettes auraient laissé leur place à la plus belle des robes pie recouverte de taches blanches et fauves au regard placide rappelant celui de son palefrenier en rien alerté par la terrible frappe divine percutant la poitrine du cavalier Saul de Tarse (en Turquie) alors tombé à terre dans une semi-obscurité proche d'un décor de théâtre cachant en réalité une route et sa nuit aussi accablante qu'exaltante magique que naturaliste chaude que glacée tout près des portes abattues molles de ses rêves à elle — aussi ceux du peintre lombard — et qui donnaient sur des pleins des vides sans conditions ni barrières tout pouvait aller et venir se convertir reconvertir à souhait même si à l'intérieur de ce rêve elle aurait bien voulu se cacher derrière de quelconques parois admettons invisibles parce que bien des fois poursuivie Au lieu de cela à l'image de Saul-Saint-Paul ouvrir grand les bras même au sol couchée voir regarder non de biais mais de face quelle que soit la lumière la porte jusque dans sa morphologie extrême et sonore de porte de heurt

peur torse tarse semblable à cette forme d'os en rangée qui en échos dans la nuit resonait parce que c'était Sednaya à côté de Damas dévastée alors que son corps sur la banquette avait glissé pour former une diagonale sous le demi-cercle des sacs et valises objets variés au-dessus de sa tête donc une diagonale touchant de la tête puis des pieds disons la base de ce demi-cercle bombé jusqu'aux bords presque de cette sorte de protection coulissante servant de barrière entre le couloir éclairé à un moment d'une lumière bleutée veinée de minuscules points blancs semblant phosphorescents et le compartiment immergé dans une douce torpeur parfois musicale mouvante et par à-coups franchement tressaillant -cela pouvait dépendre de la santé des routes — qui la faisait s'affaïsser toujours un peu plus au rythme des ouvertures fermetures légers grincements — l'on imaginait dehors des visages pincés — de cette porte pouvant déposer sur son visage selon les parcours un faible souffle d'air frais provenant sans doute de quelques cours d'eau ou de maquis

avoisinants elle qui avait cherché les jours derniers sans y réussir vraiment à mieux respirer ne continuait-elle pas d'ailleurs à souvent passer une main déterminée sans toujours trop y penser du haut de son menton au début de son décolleté pour faciliter un mouvement fluide de déglutition qui aurait rendu aisés comme un passage de salive réfractaire une amplitude majeure de ses poumons cela aussi depuis qu'elle écrivait ou dessinait des choses sur son carnet parfois réveillée le cœur battant par un cauchemar la vision de scènes terribles récentes voire celle envisageable sous la mauvaise lune où le monde autour d'elle s'éveillait d'une attaque surprise masquée ? du wagon à l'intérieur duquel elle se trouvait elle sursautait mais bientôt se rendormait envahie par une bienheureuse lourdeur onirique une fatigue exacerbée stratifiée de tout son corps d'autres fois également elle se débattait loin de son père contre d'invisibles monstres basilics dragons cornus et autres taureaux à têtes et yeux multiples qu'elle imaginait soudainement placardés sous forme de

simples dessins ou de bas-reliefs sur la porte du compartiment alors déjoueuse de périls et de mauvais sorts à l'image de la proue de certains bateaux les deux associations pouvant rappeler dans l'ordre à Babylone les motifs de la célèbre porte d'Ishtar bleue nuit et dorée comme ailleurs les visages aux yeux troublants de marins morts en mer Il se serait presque donc agi de revenir à la terre de ses cousins siciliens quand ils utilisaient l'expression iettare jeter le mauvais œil sur quelque chose d'effrayant et de menaçant en gardant à l'esprit qu'étymologiquement les ietti étaient ces liens que les dresseurs d'aigles ou de faucons attachaient aux pattes des oiseaux avant de les lancer pour quelques tours bien maîtrisés dans les airs elle pouvait également imaginer les voix dans le couloir tout proche mêlées à celles d'oiseaux nocturnes d'arbres et de feux évoluer dans une prolifération irrésistible de petites sculptures fluides en ronde bosse sur la porte du compartiment se répondant échangeant sur des propos divers qui a priori ne la regardaient pas mais la paix qu'elle pouvait

retirer de ce silence à l'écoute !... lui faisait revenir en mémoire les paisibles goûters familiaux passés petite à observer ou justement à écouter derrière les portes pendant des après-midi entiers ses parents oncles tantes cousins conversant aussi bien que s'immobilisant dans des saynètes qui ici se distinguaient presque devant ses yeux par panneaux animés puis statiques et dans lesquelles, à l'image des divisions des grandes portes de la Renaissance, divers épisodes relatifs à la vie des saints soit dans ce train celle de parfaits inconnus - qu'elle pouvait néanmoins deviner imaginer physiquement par le son de la voix des pas - se succédaient et échafaudaient des sortes de séquences filmiques où il était aisé de retrouver des suites d'actions et de narrations allant peut être lui rappeler des choses vécues et même -se disait-elle dans le mystère de ses réflexions prises d'assaut par de brusques ou progressifs endormissements qui la rassuraient - ce qui aurait ressemblé à des signes divinatoires dont l'origine sonore avait

après tout et dans bien des cas défini tout un pan de la tradition oraculaire

Respiration des Parisiens aisés : la maison de campagne à quelques kilomètres. Celle de mon grand-père maternel avait été plusieurs fois transformée, comme en témoignait le portail rouillé qui ne servait plus à rien, l'espace n'étant plus assez grand à l'intérieur pour y garer une voiture avec ce muret de pierres qui barrait l'accès au reste du jardin de 1500 m². Une chaîne réunissait les deux vantaux rouillés et inutiles, maintenus fermés par un cadenas. Une double porte sur rien. Et un hangar en face où restait une carcasse de bateau en témoin des promenades sur le Petit Morin, faisait garage. Non, on entrait à pied, par la porte à côté, dont le bas était au fond plein, et le haut une grille de cinq barreaux. En tournant la poignée ovale, on actionnait une clochette placée dans la boîte aux lettres toujours béante -le courrier, factures EDF et communications de la mairie, tombait et traînait dans la pluie dans la boue avant qu'on

ne le ramasse. Habitude. Le son était unique, joyeux, clair, et n'appartenait qu'à ce XX rue de Coulommès, Quincy, Seine-et-Marne, prévenant qu'on entrait. A l'autre bout du grand terrain aux différentes parties, un petit muret restait d'ailleurs d'une ancienne séparation — un grillage donnait sur le chemin qui passait là, séparant des champs cultivés et, au-delà, d'une forêt, et longeant plusieurs potagers avec l'habitation au bout, comme celle-ci. C'est comme si la porte de devant était celle de l'entrée, et celle-ci, au bout du bout, en fer, à claire voie, de guingois, munie d'une chaîne avec cadenas, le tout compliqué à démêler, entre les hautes herbes qui envahissaient s'enroulaient autour de la ferraille rouillée, il fallait le mériter, faire le tour par la route et le chemin en aval était plutôt indiqué, mais on y gagnait là la clé des champs sauvage et immédiate. En ville, étrange installation une fois traversée l'entrée, que cette porte, gothique comme tout le mobilier du rez-de-chaussée. Sculptée de motifs géométriques, avec un cercle de fer pour poignée, la partie mobile se rattachant

à un panneau fixe, l'encadrement de la porte, de la même ouvrage, toujours maintenue ouverte, menant à la salle-à-manger et au salon attenant, avec cheminée de château, bonne tablee, larges fauteuils tapissés, table de change suisse, crédences en beau bois de chêne, forme en ogive, roman, décor théâtral, ici vous entrez dans une maison gothique, au goût raffiné et franc du collier, pas le Louis XV des appartements du 16ème avec guéridons, moquette ivoire et angelots dorés au mur. Son bois sombre que viendront rendre chaleureux les tapisseries aux rouges grenats, verts sapins, et doux visages de vierge. En enfance, l'entrée de l'école, rue Saint-Denis, proche de la mairie, les adultes discutent, la directrice reçoit les parents, les petits qui arrivent finissent par être absorbés, dans cette mer indistincte, vers une entrée secrète qu'ils finissent par découvrir, une vague les amenant là, ce pourquoi ils sont venus, la classe de maternelle. Atteignant la moitié de la taille d'un adulte, carrée, en plein bois, peinte jaune, une porte qui arrête, filtre — les mères sont retenues, on se demande

comment fera la maîtresse, ce n'est pas une maman il est vrai. A-t-elle un verrou ? Elle reste ouverte et les enfants entrent un à un, prêts à se courber eux aussi, par la porte méchante. En paysannerie : découverte de ce système ingénieux de porte de cuisine dans une demeure devenue bourgeoise, deux panneaux dont l'un, plein, et l'autre vitré, désolidarisé à loisir. Une poignée permet d'ouvrir les deux panneaux quand ils sont indissociables, ou bien le loquet actionne la partie haute seulement. La porte se fait fenêtre, ne permet pas de franchir mais de regarder, aérer ou passer un objet, ou encore discuter sans laisser entrer. Les mœurs y sont très travaillées, et les nuances de la convivialité, du rapport rapproché, ou pas. Durable dans le temps : un pigeonnier à l'origine formait un bâtiment annexe à la maison de campagne grand-paternelle. En fait cette bâtisse avait un étage, là où se trouvaient les ouvertures, petites ogives comme romanes, là où se trouvaient les oiseaux, et restait inutilisé. Le rez-de-chaussée servait à entreposer des

tuiles, les outils de jardinage, ... la porte gonflée d'eau, couverte de mousse, fendue, se dépiautant, laissant le jour à claire voie, et dont les charnières/gonds de grosses ferrures rouillés étaient toujours vaillantes, marchaient encore : elle s'ouvrait, le bois était ligneux comme une écorce, mais infiniment friable, il tenait. En raffiné : tenir dans sa paume la petite poignée ovale en cuivre à dessins striés et petits points, picots, délicieuse géométrie en relief, faisant une matière fraîche et lisse à tenir au creux de la main, il fallait l'empoigner fermement, d'autant plus que l'étroitesse du dispositif rendait l'opération difficile, rapprochée qu'elle était de l'ouverture, petite porte petite attache et grand effort pour la tirer de ses gonds. Il y en avait plusieurs dans l'espace de cet appartement d'un immeuble XIX^e siècle, transformé en bureaux, et qui avait gardé cette élégance, cette coquetterie des poignées, remarquées par bien peu.

Lorsque vous passiez le petit bac en pierre où coulait l'eau transparente et fraîche de la source, au milieu du mur en pierre sèche, il y'avait une porte étroite en bois qui avait été peinte en bleu et qu'il ne l'était plus ; aucune poignée ne permettait de l'ouvrir, il suffisait de la pousser, son bas vermoulu résistait un peu sur la terre et grinçait. De bon matin, aussitôt la porte ouverte, le soleil s'étalait sur votre visage et vous réchauffait. Au bout du couloir, une porte blanche sans grande valeur esthétique — à la poignée plus qu'ordinaire même — portait une trace de coup, une sorte de blessure qui en laissait voir l'intérieur : une succession d'alvéoles d'où coulait une poudre blanche et plâtreuse. Une grande porte monumentale — de couleur verte, ornée d'angelots dont il ne manquait que le rose aux joues et de plaques de cuivre rutilantes — était si lourde qu'un jour un voisin la poussant de tout son poids, ayant pris appui fermement dans le sol, était parvenu à l'ouvrir et s'était exclamé qu'elle portait bien son nom. Les portes d'une voiture du métro,

leurs fracas à chaque station. En tirant la poignée, l'ouverture automatique et rugissante qui s'en suivait suspendait le souffle. Sur la vitre, un autocollant montrait un petit lapin, un chiffon à la main. Au sommet d'un marchepied, pressant de la main — parfois des deux — la lourde poignée de la portière d'un vieux train, celle-ci d'abord semble résister puis se plie en deux et vous laisse descendre bien que vous pensiez ne pas parvenir à sortir. En vieux chêne, une corbeille de fruits ouvragée décorait la porte grinçante sur ses charnières de fer noir, ses fruits éternellement frais. La clé à l'anneau de laquelle pendait un ruban rouge ne quittait jamais sa serrure. Une autre porte dont les fines baguettes de bois encadraient une grisaille : quelques chasseurs à cheval sonnait du cor à la poursuite d'un grand cerf. La poignée en laiton n'était pas loin. Fermée à double tour, la clé dans la serrure à l'extérieur, le temps s'allongeait considérablement et rien d'autre que des ruminations sur cette porte peinte en blanc avec sa poignée en acier bon marché. Il n'était pas nécessaire de

pousser la porte vitrée de la cuisine et son apparence même était celle d'un grillé aux pommes. La porte transparente de la bibliothèque se décorait de ce que l'on pouvait y voir au travers et la faire glisser, c'était prendre le risque d'y laisser des empreintes, les titres des livres devenaient alors flous. Les portes du métro bien plus tard, celles dont le fracas ne fait plus peur. Le design du lapin sur l'autocollant a changé. En dessous : Ne mets pas tes mains, tu risques de te faire pincer très fort. Le bruit du verrou de la porte de la salle de bain comme s'il n'y avait que lui et que la porte n'existait que par son verrou. Il en était de même avec la porte des toilettes qui comme celle de la salle de bain ne présentait aucun autre intérêt que d'être utilisée à des fins personnelles. La porte du grenier était comme celle de la cave, elle faisait peur à l'idée de la voir bouger ou simplement de l'entendre. La vieille grange s'ouvre en tirant simplement sur un loquet. Soudain, la porte ainsi libérée vous vient dans la figure si vous ne l'arrêtez pas de la main — bien qu'elle ne puisse aller plus loin

que ses gonds. À la cave, contre le mur du fond il y'avait trois portes entassées les unes sur les autres, l'humidité avait commencé son travail de destruction lente et à côté un tas de poignées enchevêtrées montraient qu'elles avaient bien été désamorçées

Impossible d'atteindre sa longue poignée miroir, se contenter de caresser les petits carreaux bosselés de sa vitre encastrée, y déposer les lèvres, tracer des signes dans la buée soufflée tandis que juste derrière une silhouette traîne ses savates sur le carrelage moucheté, remue les casseroles et coupe le pain, vouloir soudain du pain, se surélever encore, un peu. Jaune poussin à chaque étage, elle coulisse en deux pénibles à-coups avec celle du dedans, grise comme tout l'habitable, piquetée par l'usure et les artistes pariétaux clefs en main, qui, le temps d'une montée, d'une descente ou d'une panne, ont gravé des prénoms, des je t'aime, des connards, des fils de pute, des coeurs simples, des coeurs fléchés, des coeurs inachevés et les traditionnelles

boules reliées d'ovales, farandole de bites pointant toutes vers le bas, presque souriantes. Henri la voulait noire, la repeignait au moindre signe de rouille pour faire propre, huiant au passage le petit crochet invisible depuis la rue à verrouiller systématiquement comme il l'ordonne afin de dissuader les malveillants qui voudraient entrer discrètement, ceux qui rechigneraient à lever la jambe pour passer au dessus, ceux qui tenteraient d'ouvrir au cas où, sans la ferme volonté d'enfreindre, en somme, les milliers de cambrioleurs paresseux et indécis qui sillonnent les zones pavillonnaires. Banal rectangle de contreplaqué brun et léger, de jour on l'ouvre on la ferme elle couine laisse passer les corps et les courants d'air de l'escalier au dortoir, on l'ouvre on la ferme beaucoup, sans émotion, oublieux de l'épaisseur dont chaque nuit l'enveloppe, fermée, le mystère cache au fond des draps deux yeux figés sur la silhouette de sa poignée d'ordinaire grincheuse qui à force s'abaisse dans un silence dont seuls les êtres invisibles et monstrueux sont capables.

Cochère, lourde et bleue marine, rue Traversière, sa lenteur permit à un célèbre tueur en série parisien de s'engouffrer juste derrière elle avant de la suivre à bonne distance dans l'étroit escalier ciré en colimaçon, calquant ses pas sur les siens, sans se douter qu'au quatrième elle avait évalué la situation. Elle grimpa à une vitesse étourdissante jusqu'à sa chambre au septième, plaqua la totalité de son corps en apnée sur la paroi froide où elle avait collé une affiche du film *Vertigo* désormais trempée de sueur, entendit son pouls rythmer les pas de l'homme qui rebroussa chemin avec la mort. Alors qu'il battait son tambour, elle emprunta un escalier sombre qui serpentait sous la terre jusqu'à la paroi rugueuse où se tracèrent seuls les contours d'un quadrilatère blanc, les nuées de papillons surgirent et formèrent une poignée, elle ouvrit la porte.

Porte en fer forgé, noire, froide, lourde ; on l'ouvre en tirant fort mais ça n'est pas assez : il faut pousser le portillon

intérieur pour entrer dans la cabine du vieil ascenseur aux odeurs de bois vernis. Les deux vantaux de la petite porte battante rebondissent une fois. 2. Planches grisâtres qui se sont écartées avec le temps, ça moisit aux bords, en bas surtout le bois pourri s'effiloche laissant souffler sous la porte l'haleine glaciale de la cave. Derrière, un boyau de terre battue qui sent le champignon, où l'on range le vin sur un porte-bouteilles rouillant dans les ténèbres. Une énorme clé jaune fait jouer la serrure dans un claquement terrifiant. 3. Porte des toilettes à la turque dans un coin de la cour. Le gros loquet pour s'enfermer coulisse mal : peur de ne pas réussir à l'ouvrir après. Beaucoup trop d'espace sous la porte : peur d'être vue. 4. Peinture en trompe l'œil à tous les étages de toutes les portes des appartements imitant grossièrement le bois comme les teintures la couleur naturelle pour les cheveux des vieilles. 5. Petit bouton ovale en laiton patiné qu'il faut tourner et qui tremble quand on le lâche après avoir refermé la porte du salon à cause des courants d'air. 6. Porte blindée des voisins :

paroi de métal gris laqué, parfaitement jointée au chambranle et percée du seul trou de la serrure au dessin de petite fleur. Double clappement du mécanisme quand le monsieur ferme de l'intérieur. 7. Cri aigu, enroué, que l'on déclenche en appuyant sur le petit bouton blanc qui pointe comme le téton d'un sein sur le mamelon de la sonnerie, en haut à droite. On attend sur le paillason avec le gâteau dans la boîte, puis on entend le traînement des savates contre le parquet, un moment encore où l'on sait qu'elle nous voit à travers le judas avant le déclic de la serrure. On entre. Sur la porte retombe le rideau de velours rouge, coupé exprès trop long. 8. En haut de l'escalier abrupt, la trappe lourde qu'il faut pousser à deux mains, menaçant de retomber sur la tête si on lâche parce qu'on a la trouille d'entrer dans le grenier où se cachent des souris et des araignées entre les cartons de vieux trucs et les meubles au rancart. 9. Deuxième porte du cabinet, capitonnée de skaï marron, que le docteur ferme soigneusement après la première, ordinaire et peinte en blanc ouvrant

sur la salle d'attente. 10. Désarroi quand, voulant fixer une patère à la porte de la chambre, je découvre qu'il me faudra vivre entre des portes creuses faites d'une matière qui ressemble au carton.

Dans mon rêve, la mort m'avait placé là, au coude du vestibule, bon endroit finalement pour prendre en triple perspective l'ensemble des passages de la vieille maison. En glissant sur la droite, le passage est facile par la porte de la cuisine, toujours béante du plus loin de l'enfance mais toujours surmontée de ces carreaux encollés d'un plastique à facettes qui fait toujours de petits jeux avec la plus infime des lumières -et à la dernière visite à la maison rénovée, il y était encore. Juste le vieux placard à contourner ensuite et se présente la poignée de métal froid en hiver, au ressort tellement fatigué, avec ce bruit de gong solennel qui annoncerait l'arrivée au jardin -encore que ce soit l'espace du devant de la cuisine, autrefois abrité d'une véranda qui faillit, paraît-il, être

fermée d'une porte de verre... Retournement sur soi au vestibule. A gauche, l'équivalent jadis d'une porte, qui aurait été fermée par un lourd rideau, mais alors une porte à arcade comme dans un château. Elle conduisait à l'espace de rangement des friandises, il fallait que tout cela reste à l'ombre, elle devint plus tard espace d'écriture et surnommée pièce du crime avec les traînées rouges sur les murs repeints en blanc mais cela se traverse vite sauf le temps qu'il faut prendre avec le jeu compliqué du volet intérieur de la porte conduisant au second vestibule, porte bizarrement ajourée d'un verre opacifié, porte à patères prête à recevoir les vêtements de travail au jardin, dernière porte avant l'espace non chauffé du second vestibule, petit espace mais long à traverser, toujours très encombré. Et c'est parfois en équilibre sur un pied qu'il fallait faire jouer la poignée de la porte extérieure, au risque pourtant d'y laisser coincer un doigt car la bordure de bois était saillante et la porte vitrée avait une inversion du sens de la poignée. Jardin au-delà après passage par les

réduits d'atelier et de lapins... Nouvelle concentration au vestibule. Reste la grande traversée. Facile, droit devant la porte de la salle à manger est presque toujours ouverte. Fascinante porte qui fut autrefois extérieure et donc sans doute le plus souvent fermée. Sa poignée pourrait ne plus avoir de jeu, qu'importe ! Mais elle est là, toujours raclant à son ultime ouverture le parquet ayant recouvert le lino ayant recouvert les carreaux... Dans le nouvel espace de la salle à manger, trois portes se présentent. En face, la fermée de toutes ces dernières années, porte autrefois élégante, peinte sur toute la surface de son bois plein mais porte marquée de coups. Elle eut à surmonter la proximité, pendant bien des années, du poste de télévision et des arrêts brutaux pour avoir été ouverte trop vite, pour avoir interrompu la vue de l'émission que quelqu'un suivait avidement. Derrière elle, la grande chambre, celle où j'ai passé sans doute mes premières nuits hors de maternité. En diagonale, une autre porte, longtemps délaissée et qui est devenue la principale, pour

avoir l'orgueil de donner directement sur le couloir. Elle fut aussi le passage privilégié vers la salle d'eau et les cabinets, à partir du moment où il y eut un tel équipement à l'intérieur de la maison, au milieu des années soixante-dix. Retour à la salle à manger. Sur le même mur, en se décalant vers la gauche, la porte à poignée en forme d'œuf, admirablement lisse et à vitres fines — si fines que certains déménagements ont provoqué des bris par emboutissement. C'est par excellence la porte intérieure du couloir, ce fut, paraît-il, juste la délimitation fictive de la moitié du couloir, lorsque celui-ci partageait en deux l'ensemble de la maison, destinée à abriter deux ménages. Au temps où, bien sûr n'existait pas le renfoncement et les deux portes, toutes récentes, de la salle d'eau et des cabinets, portes jumelles, à la même forme de grande planche lisse et peinte avec leur poignée de métal posée sans doute avant la peinture puisque de petits éclats de couleur s'y sont déposés. Retour à la salle à manger. Juste à côté de la porte œuf-vitres, à gauche, sur l'autre mur, il y a la

porte basse en carton, jadis entièrement tapissée, dont le dé-tapisement a révélé des coupures de journaux des années cinquante, la porte au ressort sonore quand on laisse la poignée octogonale de métal remonter toute seule. De là, de cette chambre de mes dernières années à la maison, une porte au fond à droite, condamnée aussi dans la période récente, porte de bois plein et peint avec la même poignée de métal octogonale pourtant que la porte d'entrée à la chambre au vieux parquet. On y passe dans la chambre amputée des cabinets et de la salle d'eau, l'ancienne cuisine du premier ménage, mon ancienne chambre d'étudiant devenue petite et dont la porte est une porte remplacée, déclassée peut-être, retapissée à l'intérieur, finissant la série des poignées octogonales de métal, une porte qui donnait fièrement jadis de plain pied dans le couloir. Ne reste alors que la grande porte de sortie de la maison, la porte extérieure du couloir. Avec sa vitre juste au-dessus, toujours opacifiée de toiles d'araignées. Porte peinte à l'intérieur, porte de bois

brut à l'extérieur et à bossages, s'il vous plaît !
Porte à deux pans inégaux, faite pour pouvoir
laisser passer les meubles et les cercueils peut-
être. Je m'arrête un long moment à écouter. Elle
a tant résonné, côté jardin, de mes balles
adroitement ou maladroitement lancées !

Un rai de lumière m'indiquait sa présence, nos chambres communiquant par une porte tapissée. Le bouton de porcelaine en soulignait sa présence. Une maison, perpendiculaire à la rue, enfilade de pièces que chaque porte nous laissait découvrir, passant de la cuisine à la salle de séjour, salon, entrée délaissée, les habitants préférant la porte vitrée de service plutôt que l'épaisse porte au vitrage protégé par une grille décorative et à la poignée en cuivre, salon de nouveau, plus intimiste, et bureau. Plus on avançait vers le bureau, plus la couleur des portes s'assombrissait, et plus les charnières grinçaient. Des planches disjointes et un trou en guise de poignée où y glisser un doigt pour l'ouvrir. Le crochet refermait le cabanon envahi

d'araignée servant de toilettes extérieures. La nuit, je laissais la porte ouverte. La peinture se craquelle, le heurtoir n'a pas servi depuis vingt ans. Je n'ai jamais poussé cette porte. Derrière, la poussière sûrement, des draps jaunis dans les armoires, des photos éparpillées. Aucune fente dans le bois pour épier derrière la porte.

Porte d'entrée en bois brun, agrémentée d'une grille en fer forgé et de vitres ocres. La poignée aussi en fer forgé, est difficile à manier. C'est une porte lourde, à la fausse allure médiévale. Porte d'entrée d'un pavillon de banlieue des années 80. On ne l'utilise jamais. Si les habitants passent par la porte de derrière, celle qui donne sur le cellier puis la cuisine; les invités sont introduits par la porte-fenêtre du salon. Porte en bois des étroites toilettes d'un appartement où je suis invitée. Je bloque le verrou de métal, mais n'arrive pas à le tourner dans l'autre sens. Je suis bloquée, je m'angoisse, je ne peux plus respirer, mon cœur tambourine. J'appelle, je frappe la porte de mes mains à plat, je suis oppressée

par ces murs si proches l'un de l'autre, je pleure assise au pied de la porte pendant plusieurs heures. Voyant que personne ne me vient en aide, je me relève et essaye à nouveau. Le verrou cède à la première tentative. La porte s'ouvre doucement sur l'extérieur, un monde auquel j'avais fait mes adieux. Porte de ville, salie par les éclaboussures de la route juste devant. Les jours de marché, il y a toujours un carton qui traîne sur le trottoir, une pomme égarée qui fini dans le caniveau. Porte vert foncé, engoncée entre un restaurant turque et une épicerie arabe. Il y a les odeurs de kebab dans le long couloir sombre qui mène aux escaliers, mêlées au parfum de la menthe fraîche. Il y a les cris des enfants qui jouent et les pleurs d'une femme qu'on frappe. C'est mon premier chez-moi. Large porte vitrée aux montants métalliques d'une rue anciennement commerçante. La porte s'ouvrirait sur une boutique de vêtements désormais abandonnée. A ses côtés, la porte de bois qui mène aux logements. Puis une autre porte au palier du troisième étage. Il faut ouvrir trois portes pour

arriver chez moi. Je maudis cette succession quand je suis pressée, mais j'aime secrètement cette barrière avec l'extérieur. C'est comme entrer dans un autre monde, le bruit de la rue est assourdi, on n'entend plus que la rumeur. Lourde porte en bois à la peinture écaillée. Elle est fatiguée, un peu collante où l'on pose ses mains pour l'enfoncer, les gonds grincant. Il faut lever le pied pour entrer dans le long couloir sans lumière. L'interrupteur est un peu plus loin sur le mur défraîchi, juste avant la longue rangée de boîtes à lettres bringuebalantes. Au sol, une mosaïque de carreaux qui avaient été noirs et blancs, il y a longtemps. Une nuit, j'y ai croisé une anguille rampant sur le sol, poursuivie par des jeunes hilares. Porte de bois brun, poignée métallique. Elle a l'air très ordinaire comme ça, mais elle a du caractère, il faut bien la connaître pour la fermer et l'ouvrir. Introduire la clé dans la serrure, soulever la poignée vers le haut d'un geste brusque, tourner la clé vers la gauche tout en appuyant son pied sur la plinthe et tendant tout mon corps vers l'arrière. Clac, j'ai le mot de passe,

le verrou tourne. Mais je serais restée assise à ses pieds plusieurs fois avant d'y réussir. Avant de partir, il faut cacher la clé entre deux poutres du toit de la cabane, au fond du jardin. Il faut monter une quinzaine de marches en pierre pour atteindre le seuil que se partagent quatre portes de bois peintes en vert. La mienne est propre avec trois petites vitres carrées en haut. Mais on ne voit guère l'intérieur, le voisin y a collé des protections pour empêcher les curieux d'y mettre leur nez. On ne voit pas les escaliers de bois, le petit paillason de moquette grise et le parapluie du voisin accroché à la rampe. Dans les escaliers, cela sent la cire et le tabac, parfois le chien mouillé.

Paris, rive droite. En tirant les deux portes en bois de l'ascenseur toujours un rien brinquebalantes, en étendant le bras, saisissant la poignée en fer forgé de la grille, en posant le pied sur le terrain plus ferme du palier, on se trouve entre deux grandes doubles portes de bois autrefois verni que relie un étroit tapis où le rouge et le noir se

mêlent depuis des années et face à une banquette cannée qui n'a dû que rarement recevoir un fessier ; sur la porte de droite est percé un oeilleton et c'est avec un sentiment désagréable qu'on se tient devant celle de gauche, sentant dans son dos ce regard éventuel, en attendant que la vie s'éveille en réponse au son que notre doigt appuyé au centre d'un rond de faux marbre à déclenché. A l'intérieur, passée la porte, dont deux panneaux d'une très vieille tapisserie cachent la porte, le verrou, la serrure et le loquet, on se retrouve dans un hall assez étriqué, à peine plus large que cet accès, sur lequel ouvrent trois portes vitrées, celle de droite laissant apparaître confusément, dans la pénombre qui règne sur la rue étroite et sombre qui semble garder le souvenir des petits trains à vapeur de la ligne de ceinture, le grand vitrail de la fenêtre sur cour, tandis qu'à gauche la première, double également, s'ouvre sur le salon, les deux portes-fenêtres étroites et le petit balcon, la dernière, simple mais également vitrée, donnant sur la chambre principale, face

à la porte couverte de papier peint et toujours ouverte du long couloir qui dessert cuisine, salle de bains, le bureau, une grande chambre au fond comme reléguée. Autre lieu, dans le sud, au dessus des vieilles et vivaces stations balnéaires, en venant de la petite route qui serpente pour grimper une colline – on la nomme chemin et elle le mérite – il n'y a pas de porte, juste sur la gauche une pile en pierres jointoyées assez basse, muni d'une petite cloche, après lequel reprend pour un temps le muret de pierres sèches qui laisse rapidement place à une frontière symbolique, et sur la droite, à côté d'un grand cyprès une boîte à lettres métallique, un panneau de céramique portant le nom de la propriété et un petit panneau de bois sur lequel est peint simplement « privé » ; le chemin, terre et ornières, qui s'élève doucement vers le sommet de la colline entre les rangées de vignes est visible affirmation du refus de toute présence non désirée ou intempestive et il ne viendrait à personne l'idée de franchir ce seuil sans une bonne raison. Le long bâtiment bas qui borde

la terrasse, le parterre de plantes grasses naines, auquel on accède en descendant quelques marches depuis le terrain de terre sèche qui sert de parking est ponctué de portes de bois peint d'un vert soigneusement délavé qui ferment des réduits pour le matériel de jardinage, le potager, une chambre de secours éclairée par un fenestron, le chemin se terminant par un saut de loup assez large sur laquelle s'ouvre, à gauche, la porte vitrée de la cuisine, à l'arrière de la grande maison carrée, reprenant le style des anciennes maisons paysannes, simples et robustes, à mille lieux des fantaisies des villas des lotissements. En tournant autour de la maison, en laissant derrière soi la petite porte d'entrée qui semble éternellement close, on débouche sur la grande terrasse, les six portes fenêtres - pour chacune : deux soubassements de boiserie verte, repeinte de neuf surmontés chacun de trois carreaux - régulièrement espacées dont les trois premières, celle du grand salon pièce à vivre sont, avec la petite porte de la cuisine, l'accès normal à la demeure. Alger, une porte

de bois à la peinture brune craquelée, encadrée d'un chambranle d'acier, percée dans un mur de jardin faisant suite à une maison sans caractère, une sonnette, une poignée au dessus d'une serrure que l'on ne ferme que la nuit. Dans le jardin qu'une haie partage en deux moitiés sensiblement égales, une terrasse de ciment autour de la maison, quelques fenêtres et une double porte sous une imposte en verre gaufré - bois peint comme la porte de la rue et un simple bec de cane en aluminium -, généralement entrebâillée, donnant sur le hall carré de l'appartement qui occupe une moitié du rez-de-chaussée. Les portes de l'intérieur, à l'exception d'une porte vitrée au fond à droite du hall, donnant sur le salon et la chambre des parents qui communique avec lui, sont toutes de simples portes de bois peintes du même ton blanc cassé que les murs, munies du même bec de cane ordinaire que la porte principale.

Porte d'entrée vitrage opaque, juste à côté le portail coulissant du garage, la

fente large pour le courrier avec son clapet au claquement sec, la vigne vierge maintenant qui a colonisé tout le renforcement du mur et mange l'encadrement de la porte, la caméra disparue presque dans la végétation et qui scrute et se met en alerte quand on sonne, son œil rond et opaque qui vous immobilise au pied de la porte, l'attente pour qu'on identifie le visiteur depuis là-haut au premier étage, les pas qu'on entend dans l'escalier quand quelqu'un vient ouvrir

la porte blanche en partie vitrée protégée par l'auvent qui la surplombe, les buissons de chaque côté qui isolent à peine l'entrée, et pendant les mois d'hiver la neige accumulée dont on perçoit avant de sortir la hauteur à travers le vitrage, la neige tombée dans la nuit mêlée à celle projetée par la lame des chasse-neige, la grande pelle qui permet de se frayer à la main un chemin depuis le seuil jusqu'à la rue, ce passage qu'il faut creuser sur quelques mètres en sortant de la maison chaude et douillette avant d'atteindre la

chaussée déblayée depuis l'aube par les engins, les mêmes gestes à recommencer un peu plus loin sur le parking pour libérer la voiture de sa couverture blanche et défaire la congère gelée barrant l'accès à la rue, une mise en train aux premières lueurs du jour qui réveille agréablement le corps ou fait un peu violence c'est selon la nuit passée,

une grosse porte en fer couleur verte, sûrement pas un beau vert non, avec un petit carré de verre épais dans la partie haute, quand on sonne la première fois une tête au regard fiévreux vient s'écraser contre la vitre, les cheveux hirsutes les dents qui manquent, un rire sardonique pour vous accueillir mais muet, le visage hagard qui s'inscrit dans l'ouverture vitrée à quelques centimètres de vos yeux, l'envie de s'en aller loin tout ça, et puis chaque jour le visage réapparaît quand on sonne, pas toujours le même et parfois pas un mais deux visages collés à la vitre pour vous observer, l'impact et l'envie de s'en aller se sont estompés mais reste toujours le sentiment de

passer le seuil pour un autre monde plus noir
et plus trouble

Dans le nouvel appartement, la porte de la chambre où désormais tu dors — ta chambre. La porte qu'ils laissent entrouverte pour que tu t'habitues. L'espace entre la porte et le mur que tu réclames pour que la lumière du couloir entre. L'angle très précis que doit prendre cette porte ouverte; sans quoi tu ne dormiras pas. géométries en portes. Angles contre la mort en portes. Porte amer. Porte lumière La porte du bout du couloir, qui se voit de très loin et fait plus peur que toutes les autres portes. il y a une minuterie. À un bout de couloir se trouve la porte des toilettes à l'autre bout celle de la cuisine et, sur la droite, la porte de la toute petite chambre où dort le sculpteur qui s'est brûlé les mains. C'est à vingt ou trente pas d'enfant. Parfois la lampe de la minuterie s'éteint juste quand on sort des toilettes. Tout devient noir, puis clair sombre avec des ombres. Un jour la porte de la toute petite

porte s'est ouverte. Un jour se sont portées sur le mur une grande lueur et une grande ombre: Celles de l'homme aux mains brûlées.

Les portes d'Alice, trop ou pas assez.

La porte avec la bobinette qui a une chevillette qui choit.

La porte qui se mange.

Manger ou dévorer ou simplement passer la langue sur : un livre, une chaise, une porte, un caillou, comme préférer des paroles qui se transforment en bêtes et parfois en choses précieuses

La porte battante et grillagée de l'ascenseur qui a des ressauts quand on arrive au sixième — pas la porte, l'ascenseur —, et ton cousin du sud ouest se coince le petit doigt en l'ouvrant.

La porte derrière laquelle le vent hurle.

Dans le cheval de Turin les mots qu'ils ne disent pas même en dedans. Il frappe le vent. Il frappe la porte. Mots tus. Comme enfiler ses bottes ou cuire la pomme de terre qui se déchire à même la peau. Le vent contre la porte. Sans mots.

Dans la maison de poupée, la porte avec sa poignée, plus vraie que la vraie poignée d'une vraie porte — on dirait une bille de sucre argent—, mais elle ne tourne .

La porte du placard du salon de la rue de Steinkerque, où elle range son tourne-disque, le bois de la porte s'est voilé. La porte s'ouvre en grinçant après qu'on l'a refermée il y a aussi un coffre tout en fer coincé entre deux éta-gères — sa porte « inviolable » avec le bouton qui se tourne en aller retours sur un code à six chiffres. Elle a glissé une clé de poupée dans la serrure en forme de quille. La porte s'ouvre. Le bracelet d'or d'Amérique du sud, des lettres, un chiffon plié et ficelé...

La porte avec sa ferronnerie ancienne qui a une clé qu'on ne retrouve plus.

La porte fracturée au pied de biche qui bée sur les tiroirs ouverts.

Elle raconte qu'elle en avait rêvé. Deux hommes en noir. Ils étaient entrés, elle s'était trouvée face à eux,— rien ne laissait présager une telle situation. C'est un fait qu'ils s'étaient

là devant elle... ce cri elle assure qu'elle l'a poussé — sa mâchoire écartelée, la douleur dans l'articulation au réveil. Le cri du rêve qui augurait du silence des choses. Ils prirent la broche abeille et la petite radio ; de l'argent disparu elle dit qu'elle s'en moquait. Ils avaient pris une autre chose et il l'avait jetée au feu. Elle a oublié. Elle te raconte cela devant la porte qu'on ne peut plus refermer

Celle qu'on referme aussitôt pour que l'air n'accélère pas la putréfaction Qu'on peut réveiller, le mort s'interroge l'enfant.

Celle devant laquelle on passe on faisant chut avec un doigt sur les lèvres.

Celle des cris. De leurs cris. La porte derrière laquelle quelqu'un jouit. Celle d'un couloir d'hôtel. Dans une ville du centre de la France. Une porte.

Les portes de couloirs. La démultiplication des portes. Leur réplique: hôpital, hôtel, hall

Celles des chambres d'étudiants du conservatoire de musique de L. et chacune a sa musique quand tu passes.

Celle qui porte le numéro 2-47 au bout du couloir et quand tu entres la chambre est vide
Se souvenir du numéro sur la porte pas de sa couleur qui devait être coquille d'œuf comme toutes les portes de ces couloirs là

La porte de la cabine de bain du père de K.
La porte de la chambre de la grand mère de P.
Les portes de l'enfer dans le jardin du musée.
La porte où le chiffre est tombé.

un chiffre tombe comme dans ce jeu de hasard. Une boule roule dans une spirale de métal. Un douze, un trois, le quatre cent sept. Elle dit que c'est celui de la porte d'un hôtel, le 407 est un chiffre tout à fait improbable. Elle voit la trace du numéro qui est tombé. Sa trace sur cette porte en contre plaqué imitation chêne. Comme un pochoir, cette trace l'appelle. Longtemps qu'elle a perdu la boule. Les portes (acoustiques ou pas) standards de 203 sur 73.

Les Leroy-Merlin ou les Lapeyre. Celles avec une poignée qu'on redresse pour enclencher la clé.

Celle hors normes et double que tu dessines, qu'il faut armer d'aluminium pour qu'elle ne voile pas. Par où entre et sort un roi fou.

La porte trappe — elle s'ouvre en guillotine— haute de 75 centimètres c'est de là qu'elle s'extirpe en rampant.

Les portes en trompe l'œil de cette villa italienne aussi vraie que les raisins de Zeuxis

Combien de décors sans portes ou de portes par décors cette importance donnée aux portes aux ouvertures aux seuils, aux encadrements... portes doubles, fixes, battantes, rotatives, de taille standard ou trop ou pas assez et le fait d'entrer ou de sortir, de franchir, de surgir, d'arriver. Porte qui porte de lourds rideaux ou porte de verre même une basculante qui fait faire un sursaut à qui rêvait être ailleurs...

La porte du réfrigérateur qui s'ouvre dans le mauvais sens: « Vous aviez-demandé avec l'ouverture à droite » et le marchand accepte l'échange.

Celle qui a une fermeture électrique et qui en cas de panne ne s'ouvre pas à la bougie portable, porche, porte, tout électrique avec ou sans bip ou avec télécommande, à reconnaissance digitale même faciale. Ce jour de panne devant les portes muettes (enfermé dedans)

Celle qui tourne sur elle même. porte tambour de lieux publics, porte flux, porte à écoulement de vies, de passants, porte à ne plus repartir, porte à éternel retournement La porte cramée à l'étage des chambres de service, celle qui a tenu bon et par où on extrait le corps de l'enfant.

L'odeur de brûlé on l'a sentie pendant des mois. Est-ce qu'on pensait à l'enfant. Nous n'en parlions pas. L'odeur de brûlé et le noir de la porte; ces vésicules, ces boursoufflures, ces petites cloques... l'odeur de plastique et de chair. Neuf mètres carré: douze, a rétorqué le propriétaire. Elle faisait des ménages au troisième; ils vivaient là, à deux. La chambre s'était gratuit a dit le propriétaire.

Rue T., la porte rouge. Un peu après la rue Legendre sur le trottoir de gauche, en remontant, du square des Batignolles. Porte moulurée à doubles battants d'un rouge vif, vermillon plutôt que laque de chine. Elle a de petites grilles forgées peintes en noir qui protègent deux fenêtres de verre granité qui s'ouvrent de l'intérieur. « Vous verrez c'est la porte rouge, il n'y en qu'une dans la rue vous ne pourrez pas la manquer. »

Le jour où la maison a été vendue, cette requête faite aux nouveaux propriétaires: que la porte reste pas rouge. Tu passes dans la rue, c'est une porte grise c'est comme une porte de banque avec digicode et interphone sur la droite

La rouge qui, cependant qu'ouverte en grand, oblige à redresser « la boîte ».

C'était entré sans heurts. Par la même porte les mêmes choses; elles entrent et ne sortent plus. Parfois c'est l'inverse.

La porte « roze », trois planches pleines d'échardes avec un grand fer plat rouillé en

Z qui les maintient. Le crochet courbe où on laisse la clé pendue.

La même qu'on peut couvrir de fleurs ou de bonhommes mais seulement à la gouache et quand il pleut la peinture se dilue.

Coulures. Meurtrissures. Salissures. Palimpseste. Porte à hauteur d'enfance. Porte trace.

Celle de l'entrée des artistes avec son : *passage interdit à toute personne étrangère au service.*

Portes des entrées de tous les théâtres par où sortent les artistes. Avec gardien ou interphone ou code. La grande femme dans sa cage de verre, celle qu'ils surnomment Bubule. Qui te demande: et qui et quoi; la rousse au faux air de russe, qui cause gentiment. Qui boit. Qui est morte aujourd'hui. A pas tenu « la retraite »..

Les portes du couloir de l'hôtel reconstitué en studio qui ouvrent sur le vide

Porte fiction. Porte d'un ou de plusieurs plans. Porte raccord. Porte de couloir. Métonymique.

Les portes en fer d'une hauteur de quatre mètres par où passent les camions de déchargement.

La porte des fours où l'on ne cuit pas de pain. Sous l'horloge arrêtée, une porte rouge avec des petits clous dorés. C'est une porte capitonnée. Juste derrière, c'est là que se tient l'arracheur de dents.

Celle en porte-à-faux ou de guingois qui ouvre sur un chemin.

Des roses trémières, un figuier qui pousse en largeur, coquillages et pierres renversées. L'antivol fixé à l'anneau de métal meurtri: "tout fini par rouiller ici, (même la gazinière presque neuve avec ses brûleurs mangé de rouille). Le lierre troue le mur de pierres. La pelle de plage sous l'herbe haute qui pousse au long des murs et l'herbe au milieu du chemin aplatie par les roues de bicyclettes. Les déjections (c'est là que tous les chiens du voisinage chient). Elle dit qu'elle va installer une barrière pour fermer le passage aux chiens; une barrière toute blanche avec une porte à ressorts d'une

hauteur de soixante quinze centimètres :une hauteur de table.

La dernière du porte à porte de ce jour là qui reste muette.

Premier étage d'un immeuble Haussmannien, sur un palier feutré (moquette épaisse), sombre (sans fenêtre), spacieux (9m²), deux portes fermées se font face, au seuil de chacune d'elles, deux paillassons style tapis brosse (propre et classe) . « La petite porte en bois » permet d'entrer dans le jardin, sortir dans la rue, sortir du jardin, entrer dans la rue. Elle est faite de 7 planches de bois de 11cm de large, espacées de vide de 5cm et hautes de 1m20. Elle claque derrière nous lorsqu'on ne la retient pas, un bruit sec et métallique celui du loquet sur la targette. La porte de l'appartement de R rue de l'église, n'était jamais fermée à clé, jamais, pourtant elle était bien munie d'une serrure, je l'avais vérifiée. L m'avait confiée que depuis que R avait été enfermé 17 ans en prison en Pologne il était incapable de fermer sa porte à clé,

incapable. Son premier achat immobilier était un studio, malgré la petite surface il lui importait d'avoir un coin nuit isolé alors elle avait imaginé une porte coulissante faite de quatre grandes vitres qui en journée laisseraient passer le plus de lumière possible. La structure en bois qui encadrait ces vitres elle l'avait peinte en rouge brique/terre de Sienne. Le système de fermeture de la porte avant de la 2CV grise de ma grand-mère était monté à l'envers, il fallait lever la poignée et de l'intérieur donner un coup de coude juste sous la fenêtre et de l'extérieur tirer un coup sec pour faciliter l'ouverture de cette porte. Porte saloon à 2 battants, on l'ouvre les bas chargés, d'un coup d'épaule, les coudes en avant, avec le pied, avec le genou plié devant, en faisant une rotation du bassin et d'un coup de fesse, tellement de manières: pratiques, élégantes, cavalières, évidentes, surprenantes, acrobatiques, maladroitement et même spectaculaires pour franchir une porte western à 2 vantaux. Chouette elle me ramène en voiture. On approche du lieu de stationnement, elle pointe

du doigt une voiture et me dit voilà c'est la blanche. Sans sortir de clé, les portes s'ouvrent toutes seules, je m'étonne, elle m'apprend qu'aujourd'hui c'est comme ça, les voitures neuves s'ouvrent en détectant simplement le bip dans le sac ou dans la poche. Ah bon? Ça alors? Et je me prends à imaginer que bientôt, si ça se trouve, il n'y aura même plus de porte. La porte d'un décor de théâtre, elle ne mène nulle part, enfin seulement en coulisse, couloir étroit simplement éclairé par une lampe bleue. Château de Fontainebleau, à l'entrée de la chapelle, une porte monumentale, en bois sculpté, marron foncé, en relief, des têtes d'hommes barbus, chevelus, bouches ouvertes, sourires grimaçants, visages déformés, expressions figées: des figures comme des masques. A côté d'un bar, une porte d'immeuble légèrement en retrait, régulièrement les hommes y pissent.

En elle rien ne témoigne qu'elle l'est. La porte est blanche. Rien en elle n'en est ébranlé. Son âme. Est peinte. Plus rien. Rien

à sa surface — ses parements — n'en transparaît. Elle n'en paraît rien, elle est hors d'elle : elle a son retentissement tout hors d'elle. Maintenant, ses répercussions. C'est à l'intérieur — dedans — que la porte résonne, continue. Se dit âme, lorsqu'il s'agit d'un évidement intérieur permettant un emprisonnement d'air ; prise entre ses parements. Peinte en blanc, porte acoustique isoplane à âme pleine, bois massif, ou isolante phonique et thermique, tubulaire, alvéolaire, à parements plans, peinture laque satinée glycéro à lessivages, à chocs répétés, à finition lisse, très couvrante, blanc, en pot de 2,5 l.

C'est une honte cette porte. Dégueulasse. C'est infâme. Une porte pareille. S'étale dès qu'elle est ouverte à la vue des automobilistes. Si les conducteurs respectent le stop c'est à se demander : qu'est-ce que c'est. C'est à l'intérieur : l'envers du décor, l'intérieur du battant de la porte du garage ; c'est seulement le temps de suivre les longues, les circonvolutions des longues traînées de mucus que laissent les

escargots, gros escargots aux coquilles empanachées de bourres de toiles d'araignées semées d'enveloppes vides de mouches, de débris de feuilles mortes, des yeux — c'est un temps distraits par elles, brillantes à travers le noir de poussière, de suie, d'échappement, que sais-je : brillant dans les phares.

Rien ne transpire. Porte muette. Ne fait signe de rien. N'exprime rien. Elle résonne ailleurs. Demeurée extérieure à son claquement. Elle est hors du temps. Elle est dans le temps. Entrée. Elle a quitté les trois dimensions de l'espace. Ici l'espace, c'est le vide. Elle a quitté l'atmosphère. Avec elle ce qui respire. L'espace ne rend pas un bruit. Intersidéral, l'espace silencieux. Est infini. Est l'ailleurs, l'espace d'une porte, la tête est ce satellite. Le silence se fait autour. Maçonnerie du silence. C'est dans le silence que la porte résonne. En silence.

Il y a deux portes dans la mort de mon père. J'allais dire : il y a deux portes à la mort de mon père. D'entrée ? De sortie ? La mort, cette mort est-elle un local ? Mon père a-t-il trouvé

la mort entre deux portes ? Oui en quelque sorte. Il s'est cogné aux portes. Je ne sais par laquelle commencer. Pas la première — et pas à bien y réfléchir. Je suis la pente naturelle de l'image qui vient, la première venue. Ne commencerai pas, donc, par le début de sa mort. La première porte se présente après — au fond du couloir. Découverte après coup, contre-coup et confirmation de la seconde — dans l'entrée — : après reconstitution. Elle ne fait qu'enfoncer le clou de la seconde. Rabbattre une porte close.

Je sortais. Ça m'a pris : je suis rentré. Je suis revenu avec une bassine, eau, lessive, éponge, que j'ai posée sur le seuil. J'ai ouvert. (Je sors par la porte du garage en effet, notre porte d'entrée a un problème.) Toute la difficulté tient aux bras, au fait d'en avoir deux et, faisant face à telle largeur de battant, un de chaque côté du corps et, l'éponge étant dans la main droite (je suis droitier), pas du bon, la main au bout de mon bras gauche alternativement retenant par le loquet et empoignant

par son chant droit ledit battant, le gauche si l'on se tient comme je me tiens alors sur le seuil du garage devant sa face intérieure, étant entendu (?) que je travaille porte ouverte : à la lueur du réverbère (on n'allume plus chez nous). J'y pense maintenant : j'aurais pu la ca-ler. Par bonheur cette position d'assujettissement à la tâche par bras croisés ne dura pas plus d'un quart d'heure à vue de nez, les 2 m² et quelques de laque blanche glycéro 30 ans d'âge retrouvant finalement leur éclat (j'ai changé l'eau une fois), ou son semblant.

Par bonheur cette position d'assujettissement à la tâche par bras croisés ne dura pas plus d'un quart d'heure, tout le gris accumulé (du côté intérieur) de la porte rejoignant à vue de nez le brillant des sillons de mucus, séché ou non, que la faune y avait dessinés — retrouvant ainsi l'aspect blanc, l'air de blanc ou blanc de loin, la couleur du blanc qui fait tant de bien. (Je n'ai pas fait l'extérieur — je sortais.)

La porte claquée de colère. Dans un mouvement. Emportement. Autour de la porte aucun bruit. Claquemurée dans son silence. La porte demeure impassible. Brûlante, on n'ose plus y toucher — passer le long le dos de la main, en commençant par le haut et en descendant. La porte indifférente. Impalpable, l'insaisissable. Qu'est-ce qui t'a pris de claquer cette porte ? Tu crois l'avoir claquée derrière toi, elle est devant. Te casses-tu, non, tu restes là, dedans.

La porte est un principe ; agent plus qu'objet. La porte est un principe actif. Une solution ? Il y a une abstraction dans la porte. Une réserve, une rétractation. Droit de retrait ; point de rupture. Quelque chose ne se donne pas, ne s'offre pas. Une porte se refuse — elle s'impose et elle se dérobe. On ne prend pas la porte — mais on l'emporte. Munie d'une poignée, qu'empoigne-t-on ?

Tu l'as claquée, VLAM. Tu l'emportes, une porte fermée partout. Les ondes de choc vont-elles se perdre, vont-elles gagner, où vont-elles ? On dit qu'un battement d'ailes d'un papillon...

La porte a son action en dehors de son mouvement : pas seulement isolante thermique ou phonique ; pas seulement occultante ; clôturante, ouvrante. Le rayon en est infiniment capricieux. C'est autour d'elle, la porte, de près ou de loin, que ça se passe. Elle, est sur ses gonds : pivote. Est-elle sortie de ses gonds ? Elle tourne : elle tourne autour du monde. De l'atmosphère, des souffles. Les portes sont les satellites de la maison. Ses antennes. Une porte en elle-même ne bouge pas. Pas un point du plan de la porte par rapport à un autre point du même plan ne bouge. Ce qu'elle articule n'est pas en elle. Ce qui s'opère en une porte, c'est une translation. La porte en soi, est toute d'un tenant — d'un battant. La porte est un pan. Toute porte est une potentielle déflagration.

Les bras sont tendus. Ne plus respirer. Le séjour est plongé, est plongée dans le noir. Le bras droit envoyé dans le coin, les doigts ont des yeux dans le noir, le noir a des tentacules à bouts de bras, le noir est l'ancre des bras, les

bras droit dans le noir, les bras ont tous les sens, les doigts, n'allument pas, dans le noir, dessinent une maison. Un intérieur, il y a une sortie, une poignée, elle est au bout, tout, contre la porte.

Aller au contact. L'acoustique se précise. Réduit. Mécanique. S'approche. Cliquetis. Les heures creuses tournent dans le vide. Le compteur électrique dans le noir. La minute est tendue comme un fil. Ici un luxe de précautions. Un fil se déchire, s'entend être déchiré, se sent, contre le pavillon de l'oreille, l'attention est aigüe, la motricité fine. D'araignée. Invisible : fait corps avec le noir. L'acuité, l'acoustique ici resserrée encore, en gorge, nouée, autour, auprès. D'une toile tendue entre deux portes. Ou filet de haute sécurité. N'y jeter aucun trouble. Pas de vague, ne rien faire ni laisser tomber. Surtout pas la clé flottant dans la serrure.

Commencer par la porte — depuis quand la mort est-elle un début ? Revenir par la porte, non par la mort. Intégrée à la décoration de l'entrée et du couloir attenant — un coude et

celui-ci part dans l'ombre, à main droite la chambre parentale, à gauche les sanitaires et le garage, au fond —, moulurée, moquette murale lie de vin, bordeaux, prune, c'est selon, elle ne fait qu'une avec la cloison qui, à la vérité, est un mur de portes, dans l'ordre : placard (deux pans), cuisine, sous-sol. — Sous-sol : c'est elle. Le corps de mon père est assis contre.

Une, deux, trois portes dans le noir. La troisième est une éclipse de soleil. Si le soleil a la forme d'une porte de garage battante deux vantaux cintrée à suspensions latérales. Éclipse en quatre traits de lumière, halo filtrant entre porte et linteau, entre battants et jambages, entrant sous la porte, léchant son seuil. L'éclipse — c'est le jour, derrière — dessine le contour exact, peint de noir, de la porte devenue son ombre dressée à sa place et de là, noyant l'espace au lieu de se tapir au sol.

De la profondeur du garage au contact de la porte, sa surface, la traversée s'effectue dans le temps de l'éclipse, nage en elle, dans le noir et le fouillis d'objets : il y a d'ici à la

porte de tout dont entre les doigts se profilent les fragments, les saillies, les éclats, les masses. L'indésirable, intolérable, non-souhaitable, l'invisible ou invivable, inconservable, le recyclable, le dégradé, l'écarté, rejeté dans une espèce, dans l'ombre, d'antépurgatoire, s'habituer, prend une minute, requiert minutie, et d'aller parfois de profil. Entre guidons pour les hanches, pédales pour les tibias, sonnettes, échardes pour un doigt de trop les vélos venus se poser en équilibre contre les palettes d'un coup se dressant parmi les arêtes de caisses de rangement débordantes de sonorités dormantes, équilibrismes de cartons de livraison ou de déménagement, cartons ouverts, cartons vides, cartons emboîtés, empilés, cartons aplatis ou pliés ou déployés, qui peuvent servir, s'enfoncer ou remonter, quelle différence. Sans compter la caisse du verre. Et le sommeil de la maison suspendu au progrès de qui s'avance entre le garde et l'évadé, le noir de chaque instant et le noir de tous les dangers, le noir pendu à un souffle, la vie silencieuse du noir entre les mains. À bout de

bras tendu. Contre la porte enfin, son battant, entre doigts et paume, et dans une concentration de tout le corps massé derrière enrobant la clenche du loquet à poucier de la porte. L'étouffant. La soulevant.

Le tympan de verre de la porte contre le noir de la nuit. Sans tressaillir. Sans qu'elle tressaille. La porte n'a pas bougé. Où elle fut toujours vue, si elle le fut jamais, elle se tient. Où elle fut laissée pour porte. Là. Noire dans le noir. Noire d'un autre noir. Froide. Elle tient seule dans l'espace, contre lui. Porte-fenêtre. Contre le silence de la nuit. Et puis : contre la vitre de la porte, la condensation. En forme de respiration. Auréoles jumelles, deux pétales de buée, puis : fondues en une seule. Double nuée, fleur de buée. Et puis : dans le jour, à contre-jour, la trace, ou traînée grasse où se soupçonne un front ou une joue, et encore : plus bas, des doigts, une paume en bas de la vitre jusqu'à deviner, jusqu'à inventer comme deux jambes. Empreintes. Les effacer, tout : surprise. Pour ce faire, il faudra passer dehors. Ouvrir la porte

désarçonnera une, deux, trois araignées qui, de la feuillure, se laisseront tomber qui sur l'épaule, qui sur le pied.

Bien en vue — juste à hauteur du regard — : destiné à être vu — lu — en sortant, un post-it — une note amovible autoadhésive —, bleu ciel — bleu gris plutôt ou passé —, apposé sur (le parement lisse — blanc — de) la porte un temps porta en lettres capitales au feutre noir cette mention :

FERMER CETTE PORTE

sans nulle prière que ce fût, sans un merci, mais sans pour autant, à bien y réfléchir, qu'elle fût dénuée de ponctuation — ! —. Le papillon visait une personne en particulier, sous-entendu : cette note regarde d'abord qui ne l'observe pas. Chut-elle ? Sans que personne, dans la maison, n'ait posé la question, elle disparut — remise sans doute à plus tard. Note à qui la lira : un papillon ne ferme définitivement pas une porte. Celle-ci — et sans doute ne connais-je qu'elle — demeure, d'un blanc qui, comme tous les ouvrants et dormants du séjour,

contraste relativement avec les murs blanc cassé ou crème, ou coquille d'œuf, mais claire, écume peut-être de l'intérieur peint. Entrouverte.

Dégoulinante ; gueulante ; criarde ; glaçante ; battante lorsqu'au détour d'un virage à 90° ; en épingle ; à la faveur d'un changement de direction brusque ; inopiné ; rapide dans un tournant ; dans un coin ; dans un cri ; un renfoncement ; une alcôve ; un double-fond ; un brouhaha ; dans le noir notre wagon ; nacelle ; voiture en rencontre ; surprend ; actionne ; fonce dans les panneaux ; volets ; vantaux ; tableaux aux motifs ; regards coulants ; géants ; gluants ; fluos ; phosphorescents ; flippants ; imitation bois s'ouvre ou, si prompte à s'ouvrir, nous devance ; détecte ; fait illusion ; croire qu'elle est choquée, commandée par une cellule ; un capteur photosensible ; système électrique ; pneumatique sur notre passage ; sous nos rires ; nos clameurs ; frissons ; voltefaces la porte rien moins que grinçante d'un manoir ; d'une cave ; d'une cellule ; d'un

tombeau ; d'un placard nous plongeant dans l'obscurité ; les flashes ; projections ; visions automatés ; grotesques ; repoussantes ; attractives ; coutumières de la peur en tube ; en train ; en boîtes qui font AAAAAAHHHHHHHH ; en images ; en embuscade et d'effets escomptés en effets déçus en effets surjoués ; surlignés ; outrés ; dépassés se déploie ; referme sur nous ; nous éjecte ; évacue ; recrache sur un rail le dispositif ; parcours ; circuit ; manège au long duquel tout trahit son mécanisme ; son intention ; répétition ; sa manœuvre ; sa manigance ; sa fausseté. *il faut un mot de passe* – Georges Perec

L a porte de l'ascenseur. Presque effacée. Rêves de luxe, poussée fluide, laque noire et brillante, poignées dorées. La cabine rutil. Dans l'immeuble la nuit, les sons qu'étouffe le tapis et la lueur secrète et tiède – tenace peut-être ? – de l'acier noir. Un carreau de verre grumeleux. Un jour, le verre éclate. A la place du carreau, une fine planche de bois rose, rêche. Lui fait face, de l'autre côté du

couloir, une autre porte, jumelle, à carreau de verre grumeleux, préservé : miroir ou souvenir. La poignée est de métal gris. La porte est de bois contreplaqué. Sous la porte est le parquet. La poignée est mal montée. Souvent, elle se dévisse. Elle tombe sur le parquet avec le bruit de métal d'une poignée de métal. Elle doit être claquée pour fermer. Toujours. Personne ne sursaute plus à entendre le fracas banal cent fois répété. Elle claque. La boîte aux lettres se détache partiellement, qui s'affaisse bientôt dans un tas de feuilles mortes. Un bois rainuré de couleur rouge. Un garage. Trois parties distinctes. Surmontées de hublots. Parfois les portes de garage comportent ainsi des hublots. Voyage statique dans un quartier pavillonnaire au bord de l'océan absent.

La porte de l'atelier / La porte du salon bleu / Le fauteuil et la dame assise, le miroir qui reflète les silhouettes, on ne regarde pas le miroir. Les deux portes de la cuisine, parce qu'on rentre par la cuisine, par une première porte / on arrive dans la grande pièce par une autre

porte. Une fois dans la grande pièce, il y a encore deux autres / l'une donnant sur l'atelier, l'autre sur une autre pièce, cette porte est aussi toujours fermée, on n'a pas le droit d'y accéder tout seul / On ne pousse cette porte que pour les grandes occasions. La porte du château avec un contreplaqué de la taille d'une fenêtre dans la porte / un espace pour frapper dessus, il n'y a pas de sonnette, la porte est en bois massif très lourde / une fois passé la porte, quelque chose te happe, le clocher juste derrière t'indique l'heure de frapper à l'huis imaginaire. La porte de l'appartement en bois / plus léger / la clef est toujours sur la serrure / le carrelage du sol de l'entrée est le même que celui de l'entrée / en face de la porte d'entrée, il y a une autre porte / la porte de la cuisine, il y a un carreau en verre un peu opaque / le reste est en bois La porte de la salle de classe au collège / lourde / peinte en gris Il y a là-bas une porte en fer grise / il pourrait s'y rattacher des souvenirs de guerre / le gris de la porte à quelque chose de militaire / rien de précis / peut-être

des documents / un uniforme de la Première guerre mondiale / des documents relatifs aux habitants de la maison / un grenier entreposant des outils / Une autre porte a un carreau en verre un peu opaque / un peu bosselé, on voudrait passer la main dessus pour éprouver le toucher de ces bosses / on se dit que ce doit être agréable / on ne peut pas parce que on ne touche pas le verre / sur la pointe des pieds on est en déséquilibre Il a aussi l'encadrement d'une porte avec les gonds seulement sans les battants de la porte / on a envie de regarder dans le dictionnaire pour lire le vocabulaire de la porte. La porte de l'Avant-Scène / Une porte dans la Vieille ville / une vieille porte en bois massif Une porte de / une porte en tige de bois, des bois trouvés, qu'on a ramassé pendant des heures, pour fabriquer seulement une porte de cabane La Porte du Henry's bar / une porte toujours ouverte /rabattue sur le mur qu'on ne voit que pendant une virée nocturne après l'heure de fermeture / a le Henry's bar devient ce lieu plein de mystères qu'on a hâte de revenir

hanter dès l'ouverture à 7 heures du matin La porte d'une cabine de bateau / acajou / au calme / par gros temps l'odeur de la porte de la cabine est radicalement différente de celle du pont / le marin doit savoir se repérer par le nez. L'odorat du marin est primordial.

Ce soir j'ai un mal de crâne à faire peur. De ceux qui font froncer le sourcil de travers, tomber l'arcade, creuser l'avant du front, tout se déforme, se floute, s'appréhende avec fatigue. Je pousse les grandes portes coupe-feu avec leurs énormes ventouses, bousculées d'un coup d'épaule, main sur la tête, les pieds mal placés se prennent l'un dans l'autre, je me retiens contre une porte battante. « Ça va, mec ? » on entonne à ma droite. Ben oui, juste un cachet et ça ira mieux. Je tourne à l'angle en frottant le mur, fermant les yeux mi-clos comme un chat qui se pose tranquille, et je la vois, une dame est installée dans le sas d'attente pour les radios. Là c'est silencieux, personne ne fait attention, tu peux basculer la tête en arrière et dormir cinq

minutes. Un froissement de feuille, petite toux. Je me redresse brusquement : j'ai dormi quarante minutes. Totalement sonné, je revois la dame qui n'a pas du tout bougé. Abasourdi, délesté du mal de crâne, je la fixe avec la mâchoire de travers. Elle baisse la tête, n'ose rien me dire. J'observe attentivement ses traits. Peut-être la quarantaine ou plus, pas l'air d'aller bien. Vous avez une fracture ? Vous avez mal ? Non, elle fait signe de la tête, toute imprégnée du silence alentour. Vous vous êtes fait ça comment ? en désignant la radio du doigt. Elle prend le temps de répondre. Des mots qui ne veulent pas passer. Et puis, cela vient d'un seul coup vlam : « Juste une histoire de porte ». Ah, c'est votre main qui a pris cher, c'est ça ? Elle baisse la tête, ne parvient pas à dire. « Non, j'ai plus mal à l'intérieur qu'autre chose... juste besoin de ça pour me faire arrêter. » D'abord les choses ne s'imbriquent pas tout de suite. Je piétine, les idées se perforent toutes seules, j'entrevois des ondes, une cacophonie silencieuse, et je crois que je commence à voir, je crois que je comprends. « Vous vous

êtes fait agresser ? » La dame ne dit plus rien, ni des yeux ni des mains, tout tombe d'un coup, l'épaule, la nuque, un peu plus haut, les cheveux, le front. Des choses tombent aussi des yeux, du nez, de la bouche. Lente plainte animale et silencieuse. Je n'ai plus osé bouger, vraiment cela m'a fait un choc. Comme un coup à l'arrière sans prévenir. Vous voulez me raconter un peu ? La dame a levé le visage. Elle était de profil, je l'ai regardée, et tout a disparu, tout. La lumière des yeux, le joli pli de la bouche, le doux modelé du menton, le grand front, tout s'est refermé en lourde porte sur le visage, je n'ai plus ni rien vu, ni rien entendu. Elle s'est levée toute droite, de cette lenteur digne et calme qu'on adresse au jour des morts, debout elle est rentrée dans l'ombre du couloir, et c'était fini. et la porte des étoiles ? Will Sans la musique, l'aurait-on en photo cette porte contre laquelle, assis sur une chaise, tu joues de la guitare ? Une petite guitare blanche et rouge, du type électrique, cordes en plastique désaccordées, que tu tiens comme un manche. Elle semble devoir

glisser sur tes genoux. Tu la remonteras et tu continueras à chanter et gratter, la musique dans le dos. La musique, derrière la porte où Ben s'est enfermé. Du rock, du hard. Iron Maiden ? La musique derrière la porte verte, un vert clair, aqueux, écaillé par endroits, une porte avec chambranle, vert clair aussi, écaillé, avec des taches blanchâtres, ou des brunes, le bois qui ressort, sur la porte, sur le chambranle, une porte avec des moulures, trois panneaux, un en bas, carré, un petit au niveau de la poignée, et grand rectangle au-dessus, en doucine, avec des moulures simples, des baguettes simples, arrondies, pour un panneau fendu, une fente verticale, le grand panneau, une poignée branlante, une poignée droite, avec un peu de jeu, une poignée qui va et qui vient, d'avant en arrière, c'est léger, ça suffit pour jouer avec, parce que tu jouais avec, en avant, en arrière, tac et tac, la poignée branlante, la poignée en métal doré, en métal noirci, et la clef aussi, tu jouais avec la serrure, la clef dedans, la clef bénarde, son anneau en trapèze, sans embase,

un panneton simple à deux ou trois rouets, tu jouais avec la clef, tu agaçais la protection de la serrure, une protection en métal, doré, noirci, en forme d'œil, il recouvrait la serrure, tu l'agaçais cet œil, avec le museau de la clef, la clef chromée, la clef brillante, dans la serrure, l'œil noir doré écarté, tu voulais voir derrière la porte, tu voulais, voir ce que tu grattais, sur les cordes lâches, assis sur la chaise, la chaise en paille, le dos contre la porte, la guitare sur les genoux, tu voulais voir ce que t'entendais, derrière la porte de la chambre. Des lattes de bois grises, fendues, rongées aux extrémités, maintenues par des traverses de métal rouillées en bas et en haut. Il manque des vis. Trois lignes de gros clous entre les deux (il en manque aussi), une grosse poignée lisse, presque noire. La porte est pendue à un rail par deux petites roues. Il suffit de tirer et elle coulisse. Ça racle et ça siffle. Et la boîte aux lettres glisse en même temps. Une simple boîte, ni en carton ni en bois, faite de panneaux de particules fins, lisses à l'extérieur, granuleux à l'intérieur. Pas de fente ni de porte,

mais dessus un capot en appentis, une plaque d'étain régulièrement déformée par le ballon. Un jour, le capot a sauté. Un panneau rectangulaire, poignée plate et trois paumelles, dans un dormant à trois gonds, feuillure anguleuse. Une porte en bois, brun et mat. Le pêne jamais gêné par la gâche. En tirant la porte, même doucement, sans baisser la poignée, il se faufile facilement dedans. La seule chose qui accroche, qui signifie, c'est la surface de porte, sa texture rugueuse, granuleuse. Est-ce que ça vient du bois, brut ? Ou du vernis foiré ? Avec des cristaux issus d'une précipitation fractionnée, occulte ? Quand on passait ses ongles dessus, ça faisait le même effet que la craie quand elle s'enraye sur le tableau. Et il y a quoi à côté ? Tu es là, sur la chaise contre la porte de la chambre, guitare en main et sur les genoux. Mais autour ? Il y a quoi, il y a qui pour prendre la photo ? Vers la droite, où se trouve ce qui ; à droite de la porte, derrière toi, rien ; il n'y a rien ; il n'y a pas encore le meuble à chaussures ; ses trois compartiments à bascule ; des panneaux de

particule et placage imitation hêtre ; avec
dessus des cadres de photos ; des petits-en-
fants, dont toi bien plus grand ; des jeunes
mariés, la grand-mère et le grand-père ; le
grand-père seul ; c'était avant sa mort,
comme si on l'avait sentie ; comme si lui aussi
qui ne regarde pas l'objectif ; pas vraiment ;
et la photo du chien ; allongé, tête redressée ;
sa belle robe noire ; des taches de feu autour
de la gueule ; au-dessus des yeux et tu ap-
pelais ça des phares ; un thermomètre de
Galilée aussi ; en verre, avec des bulles colo-
rées en suspension dans l'eau ; deux ou trois
au fond ; chacune un pendentif ; chacune un
chiffre brillant ; un chiffre doré en degrés ; Cel-
sius évidemment ; et au-dessus du meuble le
vieux cadre ; le vieux paquebot jauni ; la
vieille image du France ; elle a toujours été
là ; elle est toujours là ; pas le meuble à
chaussures, pas toujours ; avant les chaussures
c'était au sol ; un tas de chaussures à la place
du meuble ; peut-être les tiennes ; de petites
chaussures ; celles en cuir bleu marine avec
une sangle ; ou les va-nu-pieds en

caoutchouc, avec les marques sur les pieds ; et les chaussons, des charentaises ; à carreaux rouges et bleu et vert ; ou gris uni ; le mouton qui dit ça bêêêgne ? ; et les chaussures des grands ; de grosses chaussures à côté, des croquenots ; de la terre collée ; des brins de paille dedans ; les petites chaussures à talons ; pas hauts, assez larges ; noires ; avec une espèce de languette dentelée et un petit nœud ; la gamelle des chiens, une bassine d'eau ; un plastique couleur crème ; la bassine presque vide ; il y a toujours des petites flaques autour ; parfois c'est une grosse et la bassine retournée ; de l'eau sur le lino ; le lino lisse et passé ; un motif de tommettes usé ; blanchi ; de la crasse s'est incrustée ; le lino gris, gris comme le mur crème ; gris là où les chiens s'accotent autour de la gamelle ; allongés le long du mur ; à dormir l'un sur l'autre ; à ronfler même et tu viens les caresser ; une main sur le mur ; et c'est gris là où tu mets tes mains, ça fait des traces sur le mur crème ; le mur qui absorbe les fumées ; de la cheminée ; de la cuisine ; des cigarettes ; la fumée

qui stagne au plafond ; doucement aspirée vers la porte ; vers le filet d'air en haut de la porte ; la fumée glisse ; elle se loge dans le coin du mur, s'accumule ; s'infiltré dans les manteaux accrochés au mur ; une écharpe à carreaux ; mon bonnet assorti ; un bonnet en laine, à pompon ; au ras des yeux quand on l'enfile ; et les paletots, les bleus de travail, avec les manches qui pendent ; on se faufilaît et on disparaissait ; les paletots et les vestes accrochés, entassés au plus près de la porte ; ça l'empêchait de claquer contre le mur ; mais le balai pouvait tomber ; le balai juste derrière ; le balai dans le coin du mur, le balai en paille ; tordu dans le sens du balayage ; la paille en pointe, en virgule ; le bout noirci, usé ; le bout rongé par le chien qui joue avec, et toi tu tiens le manche ; et toi tu tires sur le manche ; et le chien il recule, par à-coups ; et toi tu tiens, tu ne lâches rien ; et le chien ne lâche rien ; il tire, tu résistes ; et parfois c'est avec la sinse ; la serpillière en charpie ou presque derrière la porte ; la guenille à deux traits rouges ; effilochée ; distendue ; trouée ;

en bouchon derrière le balai, ou dessous ; ou rendue sous la porte ; dans le bas de porte ; un boudin en tissu vert foncé ; fixé par des pointes ; à têtes noires ; un bas de porte déchiré ; c'est les chiens en grattant quand ils voulaient sortir ; en mordant aussi, pour jouer ; comme avec le torchon qui vient de tomber ; c'est un chien en ouvrant la porte ; ou c'est toi en t'essuyant les mains ; et tu ne fais pas attention, tu ne ramasses pas ; tu retournes t'asseoir ; ou tu files dehors, tu cours après le chien ; et le torchon reste par terre, avec la sinse, la penille emmêlée dans le bas de porte ; et le torchon à mains qui était accroché sur la porte ; il y en a deux ; des torchons épais, bleu marine ; toujours humides ; alors tu cherches une zone sèche ; souvent c'est au bout du torchon, dans le coin qui pend ; dans le coin avec un trou ; il y a toujours un petit trou sur les torchons ; et c'est par là qu'on les pend ; c'est le petit trou pour les pointes ; un petit trou pour un torchon pendu ; derrière la porte d'entrée. Peut-être d'origine. Lourde, en bois massif. Un vert foncé et mat. Une porte

pleine, panneaux en pointe de diamant. Mille et une rainures. Autant de rayures. Une imposte, son rideau vert foncé et des arabesques. Du rouge et du blanc. Le brillant de la poignée. Droite, toute simple. En métal argenté, mat. Souple, avec un peu de jeu. Les chiens l'actionnaient d'un coup de patte, ouvraient d'un coup de museau pour aller boire à grandes lampées dans la gamelle derrière. Le glissement du bas de porte. Les traînées sur le lino fissuré. Désagrégé aux abords du seuil. Le béton à nu et la plaque en fonte rainurée. Avec des losanges entrecroisés, superposés. Mais lisse au milieu, incurvée. Et plus brillante, comme le creux d'un toboggan. Un seuil où l'on sera passé et repassé depuis... ? Un seuil en béton, fendu, écorné, et la baie de la porte faite maison prise dedans. Un panneau de métal carré, des baguettes pour les montants et les traverses, un panneau de Plexiglas en guise de vitre. On aperçoit les bourrelets des soudures. Des petits nœuds de métal bleu ciel où la peinture ne tient pas, s'écaille. Comme partout sur la porte, avec le temps. La peinture

s'effrite, saute, le métal à nu rouille. Ça fait des taches de rousseur. Et la vitre en plexi s'est voilée, gondolée. Quand on ouvre, elle part en arrière en tremblant, en couinant. Quand on referme ça ne colle pas en bas, il faut pousser, claquer, une fois, deux fois, trois. Et attention à la poignée bouton, à la pointe trop longue qui lui sert de goupille. Les jours de pluie, elle laissait toujours entrer une flaque d'eau. Deux grands vantaux en bois, trois pentures qui viennent se fixer aux gonds fichés dans l'encoignure du mur, des pierres de taille. Un montant métallique au milieu. En ouvrant avec une clef bénarde brillante, piquetée, avalée jusqu'à l'olive, la porte siffle d'un coup bref, puis reprend en montant sans fin dans l'aigu. Pas de sifflement pour refermer, mais un claquement en deux temps. — Aujourd'hui, c'est un mur de brique encadré par les pierres de taille et surmonté de la poutre qui servait de linteau. Avec des trous à la place des gonds. Il est là, derrière le battant. Derrière cette porte dans l'ombre du frigo qui ne voit jamais d'autre jour que lorsque la nuit vient. Le jour vibratile du

néon bleu. Le couloir où il fait toujours nuit, derrière cette porte de l'ombre, cette porte noire au fond. À croire que le couloir commence là, déjà, là devant, avec elle, et pas derrière. À croire qu'elle n'existe pas cette porte, pourtant toute simple. Évidente. Et que ce qu'on voit là, là devant, c'est en fait le couloir même. Le fond du couloir avancé. Qui avance masqué, caché dans l'ombre de la porte, du battant. Qui avance en battant, dans l'ombre du frigo ; le frigo noir dans son ombre ; le vieux frigo large, pas trop haut, cubique à la limite ; une espèce de borne, de piédestal ; tout un tas de choses qu'on posait dessus ; la lampe à pétrole, la radio, le grille-pain, une loupe ; et surtout des journaux et des magazines ; ils s'entassaient, les piles montaient ; montaient ; les piles penchaient ; le journal du coin ; les feuilles qu'on arrachait pour le feu de la cheminée ; les feuilles que tu déchirais et que tu roulais en cône ; la boîte d'allumettes, restée sur le frigo ; et tu en craquais une, une autre, une autre ; elles prenaient comme des étincelles s'étouffent ; le

bout rouge s'effritait ; une autre et la flamme ; et le papier prend feu, flambe ; vite sous le souchet ; vite dans les brindilles du fagot ; et ça prend ; et tu laisses la boîte au pied de la cheminée ; tu oublies de la reposer sur le frigo ; avec les journaux du coin ; avec le Télé 7 jours ; ses petits jeux à la fin, sa bande dessinée ; le jeu des différences ; un crayon pour les entourer ; un stylo bleu, un stylo noir ; le stylo de papi qui faisait ses mots fléchés ; le stylo sur le frigo, sur le Télé 7 jours ; à côté de la pile des magazines ; à côté du dessin de Ben accroché au mur ; à côté du frigo ; deux ou trois montagnes, un village de deux ou trois maisons et un clocher, un pont et sa rivière, le chemin dans la vallée ; quelques arbres ; un moulin à eau, en bas à droite ; le dessin de Ben, tons pastel ; des verts, des jaunes et des orange, du marron ; peu de rouge et de bleu ; du noir pour des oiseaux en V ; un blanc crème pour fond, le dessin de Ben sur un bout de carton, enveloppé dans du plastique ; un plastique souple, comme celui pour protéger les livres ; une protection brillante, où la

lumière ondule ; le dessin de Ben sur le mur, seul ; le mur crème ; avec des coups de crayon ; et les moustiques ; c'est comme de petits traits noirs prêts à s'envoler ; parfois une tache rouge ; bien visible sur le mur crème ; le grand mur qui serait vide sans le dessin et la radio ; le poste radio de l'autre côté du mur ; le poste radio sur une petite étagère carrée trop haute ; à la hauteur du chambranle de la porte ; le poste radio blanc, et à côté un cheval ; un cheval cabré ; un cheval blanc, la crinière en feu ; comme le cheval de David, sans Napoléon ; avec la radio du matin ; avec la radio du chocolat au lait et de la tartine de crème ; une belle tranche de pain grillé ; une tranche de la miche sur le côté du grille-pain ; le pain que tu vois griller ; la tranche qu'il faut tourner en abaissant la tige métallique à ressort ; les lignes rouges ; la mie dorée, grillée ; la fumée ; le brûlé qu'on gratte avec le couteau ; le fumet ; et sur la tranche la crème, la peau du lait dorée, saupoudrée de sucre ; et la radio qui parle ; et la radio qui chante peut-être, quand tu mords à

pleines dents la couche de sucre, de crème, la mie craquante et chaude ; la radio qui grésille aussi, quand on branche le grille-pain ; le grille-pain et son cordon en tissu ; son cordon déchiré, les fils dénudés ; sa fiche dans la prise électrique, sous l'étagère ; la prise à côté du chambranle, à côté de la porte ; la prise qui fait des étincelles quand on branche ; la prise qui fissure ; la prise devenue noire, à force ; la prise qu'il ne fallait pas toucher ; jamais, la prise aux yeux noirs avec leurs étincelles ; des yeux qui éclairent leur propre nuit ; des yeux de braise en prise avec la nuit ; comme le couloir dans l'ombre du frigo, en prise avec la porte ; la porte devant qui vient du fond ; la porte du fond du couloir, qui avance caché, masqué ; la porte double du couloir en battant ; du couloir en sifflant même, les jours d'orage ; caché dans son propre fond ; sa propre nuit ; son propre vent à travers la serrure, une clef pour tentation. Et attention à la marche. Elle était plus petite. Surélevée par une marche, abaissée par un linteau de pierre, massif, enfoncée dedans. Elle était légère.

Surtout avec cette robe pastel, d'un vert de lentille d'eau sous le soleil encore bas. Un bouton doré pour poignée, un peu cabossé et branlant, qui sautait dès qu'on commençait à le tourner. Le jeu consistait à, d'un cran ou deux, ou trois (quatre ?), à s'approcher du point de rupture qui déclencherait l'ouverture et son cliquetis. Un autre jeu, c'était de s'éloigner, de plus en plus à mesure qu'on grandissait, que la porte rapetissait encore un peu, et de lancer les fléchettes sur la cible accrochée à la porte sur une pointe. Autant dire que, autour de la cible, la porte devenait un support de points à relier, et parfois le mur. Au-dessus, il y avait une espèce de blason, rouge et doré, rapporté d'une venta à la frontière espagnole, deux petites épées (poignards ? dagues ?) en croix, pointes tordues. En face, ce qui ressemble à la porte de la chambre. Du même type à trois panneaux. Ou deux. Moulurés à l'aide de baguettes rondes. Le même vert aquatique. Mais pas de chambranle. Une baie, un encadrement tout simple. Les montants mal fixés à la traverse, mal fichus. C'est

détaché. Et tout est un peu comme ça, de guingois. Des fissures, des coups, des taches en vert blanc brun. Des lignes de marqueur bleu, noir, rouge. Des autocollants Panini sur le panneau du bas. Janvion, Lacombe, Argentina '78, Rumenige. Collés de travers. Ça ouvre mal. Ça ferme mal. On force, on claque. À quoi sert la poignée ? Une poignée de robinet, tête à potence. Qui branjhole. Côté dormant il y a des jours. On n'y voit rien. La feuillure, ça ne colle pas. Les panneaux de travers, les lézardes. On sent, on sent le filet d'air. On sent la fraîcheur derrière. La porte en éclaté. On sent la poussée derrière. Les odeurs de cave, l'humidité, le salpêtre, le moisi. La cavité, la galerie. La caverne, la grotte. Puits, bure, mine. Gouffre. Les tapettes c'est au fond. La poignée verticale à pleine main, le pouce, dressé, se replie sur le bouton horizontal qui vacille, d'abord, et soulève en râlant la tige qui résiste et pèse, de l'autre côté, et retombe en claquant sec. L'espèce de porte à guichet, recouverte de lichens, s'entrouvre. La lâcher, c'est aussitôt se retrouver enfermé ; se

retrouver dans l'obscurité ; il n'y a pas de fenêtre ici ; c'est toujours sombre, on est toujours dans le noir ; la lumière passe dessous la porte ; les fissures de la porte, de la baie ; dessous la porte surtout, et le grenier ; par la trappe du grenier, au fond ; au plafond ; en haut de l'escalier, au fond, qu'on ne voit pas ; un escalier en bois trop raide ; un escalier comme une échelle de meunier pas assez droite ; où on monte à quatre pattes, comme les chiens qui ont filé dans le grenier ; où on descend en s'accrochant au rebord de la trappe ; en s'appuyant sur le mur ; on descend doucement, le chien déjà à gratter à la porte ; à pimer ; et on voit juste ses pattes et leurs ombres ; on voit la lumière rasante au sol ; sur la terre battue ; le sol difforme et les ombres des pattes ; les ombres qui piétinent ; et la pénombre qui relève les ombres, les lignes ; les outils pendus au plafond ; des pelles, des bûches, des râpeaux, le fléau ; les lignes pendues qui se balancent ; et les seaux en suspension, accrochés au plafond ; avec dedans du grain, du maïs, du blé ; des

peignes de bespagne ; et les cercles des tamis contre le mur ; les cercles de fil de fer ; les cercles des cerceaux ; juste les cercles ; et la masse noire des deux barriques ; le noir plus noir entre elles, dessous ; le tonnelet, son cercle plus clair lui, près de la porte ; la barricote quand tu viens remplir la bouteille de vin ; la piquette dans la bouteille penchée, calée au sol ; le robinet en bois qui grince ; et le vin qui surbonde, et ça coule le long de la bouteille, et ça coule sur ta main ; et tu lèches le vin sur ta main ; et le chien vient te lécher les oreilles, le nez ; le chien qui gratte, qui pime ; le chien à la porte ; le chien qui renifle ; qui va fouiner, fouiller là-bas, derrière les sacs ; les sacs de grain, les sacs à patates qui feurlassent ; et le fracas d'un truc en métal du côté des conserves ; des bocaux avec le caoutchouc ; le chien derrière la marmite pour stériliser les bocaux ; la marmite noire de fumée, invisible ; on l'entend renifler derrière les barriques ; on l'entend foujher dessous ; et on entend l'autre au-dessus, l'autre dans le grenier ; l'autre dans les cartons, les boîtes ; les cartons qu'on jette d'en

bas ; les cartons qui retombent ; les cartons qu'on range, qu'on ajuste ; les uns sur les autres montés pour une grande cabane ; les cartons en blocs ; le château ; avec des trous et ça fait des fenêtres ; ça fait des meurtrières ; et les flèches elles passent par là ; elles volent contre l'autre château en carton ; dans l'autre grenier, à côté ; le grand ; avec d'autres cartons et d'autres boîtes ; et tous les magazines et tous les journaux en vrac ; des tas de papier, et des vêtements ; tout un fatras de choses et d'autres ; avec un vieux garde-manger ; et on l'entend là-haut, le chien ; on l'entend qui petasse, qui revient ; et on aperçoit sa tête, au-dessus du vide ; par la trappe ; dans le jour de là-haut ; on l'entend le *jhape a reun*. Je ne sais pourquoi le souvenir de la première porte (qui ne sera peut-être pas celle qu'on lira) est arrivé avec une photo.

Il y a les portes ouvertes qu'on enfonce à loisir et les portes fermées sur lesquelles on se casse le nez, les portes entrouvertes pour un maigre espoir et les portes verrouillées pour

aller vous faire voir... Il y a cette porte blanche plate très plate sans moulures, à poignée en bec de cane, la typique porte basique des logements des années soixante et soixante dix qui ne donne rien à espérer quant à ce qui se cache derrière, telle était la porte de notre et de leur chambre. la porte rouge de la cuisine et la vert épinard de la salle de bain, l'une assez proche de l'autre au pied de l'escalier en marbre à rampe en fer forgé hurlaient leur désir d'originalité. L'humiliante porte de la chambre verrouillée, sur quel secret? qui nous obligeait à dormir dans une pièce sans fenêtres où étaient entassés cartons et malles les portes voilées du vieil appartement forcé-ment entrouvertes l'énigme posée des deux portes devant lesquelles sont placés deux hommes, un qui ment toujours, l'autre qui dit toujours la vérité et le droit de ne poser qu'une seule question et ce vertige de la double négation impossible à me représenter. Quelle case me manque ? La porte dans un cauchemar qu'un homme menaçant déshabille comme on retire la peau d'un lapin révélant son âme,

des croisillons en bois de cageot qui n'a rien de protecteur au bout de l'allée, le petit peron et ses trois marches de pierre qui mène à une porte en bois verte et vitrée sous dentelle de fer dans sa partie haute, elle racle fort le carrelage qu'elle a striée de noir. Un rai de lumière dessous la porte, ses pas qui s'approchent, la poignée qui s'incline et luit un peu dans la nuit, et il se glisse dans tes draps et toi dans l'horreur. Toc toc toc qui est là, un petit vieux, qu'est-ce qu'il veut ? Trois petits sous. Pour quoi faire ? boire un coup. Va à l'autre porte, et ce sentiment qu'on a pas sa place. La porte de ma chambre dont je n'ai pas la clef car je ne suis pas chez moi ici, mais chez lui et il a le droit de rentrer à sa guise. La porte claquée, casse toi ! Dans la cuisine, la porte bordeaux en lattes de bois pourrie à sa base , mal jointée et fermée par une vieille clenche à pouce. Sa base est si rongée, c'est un boulevard pour les petits loirs qui rappliquent de la grange, un s'est noyée dans la bouteille d'huile. Les grandes portes du lycée, hautes et lourdes, brodées de ferronnerie art

déco. La porte vitrée trop bien nettoyée dans laquelle on s'est cognée La porte hostile ostensiblement fermée. Les inébranlables portillons automatiques du métro d'autrefois, les jours tout autour, juste de quoi voir le métro partir sans vous. Et malgré le message inscrit en lettres blanches sur cadre orange « portillon automatique. Il est interdit d'empêcher son fonctionnement. Ne pas tenter de passer pendant la fermeture », tous ceux qui passent outre. Les hautes grilles du domaine sur fond de parc infini qui font rêver. Les portes du métro qui se rabattent avec autorité, et à hauteur d'enfant l'affichette représentant Serge, le petit lapin de plus en plus laid au fil des décennies « Attention ! Ne mets pas tes mains sur les portes, tu risques de te faire pincer très fort » lue 100 000 fois par pur ennui, devenu avec l'arrivée des métros automatiques « Ne montes après le signal sonore, tu pourrais te faire pincer très fort » Toutes les portes photographiées et tant de fois repeintes même si délabrées de ces maisons où l'on est jamais rentré, les portes roses, vertes ou

jaunes en Inde, les toutes bleus à Sidi-Bou Saïd. Les portes dont l'ouverture faire retentir une sonnette dans les commerces et l'envie de les rouvrir juste pour le plaisir. Les portes devant lesquels on hésite, celles qu'on enfonce sans mérite, qu'on défonce avec rage... Trou dans la porte de sa chambre, premier signe connu de sa violence. Sa porte toujours ouverte et dessus un petit bloc accroché avec un crayon pour lui laisser un message... Le bruit de multiples verrous à ouvrir derrière les portes lors d'une tournée de porte à porte, et toutes les façons de se faire virer ou plus rarement accueillir. Assise sur les marches du palier, mon assiettes les genoux devant la porte de l'appartement, et les voisins qui passent tu es punie ? L'apparition des portes blindées et le prix que ça coutait... L'apparition des digicodes qui ferment toutes les portes de la ville et interdisent les pèlerinages. Cet air de déference qu'ont les portes automatiques des garages qui vous font passage comme des larbins grand style. La chaîne qui s'étire à grand bruit tandis que la porte

s'entrebâille et découpe un morceau de visage interrogatif. Une petite réunion de parapluies trempés devant les portes de son cabinet les jours de pluie.

Des portes bleues, portes de bois peintes en bleu, bleu sombre, bleu vieux ; portes aux clés des lieux, milles petites clés collées ta patience aussi au seuil porte défoncée, porte brûlée, porte enlevée , porte pas réparée, porte pas remise, portes taguées, portes nettoyées, puis réparées et remises sur pied porte à clé unique à présent portes peintes de couleur différentes maintenant, portes jaunes, oranges, rouge, violet, gris, vert, bleu aussi encore bleu, porte de chambres, porte lourdes coupe-feu de couloir, ou de rez-de-chaussée porte du bureau du RUE porte du bureau des éducateurs, porte du secrétariat, porte de la salle de réunion porte blindée de la cuisine grise métal aspect fermé, porte d'entrée grise et lourde aspect fermé avec vitre au-dessus porte de la chambre de veille entrouverte, et les bruits de

la télé ou des disputes au téléphone quand M. est de nuit porte de la salle de jeux grise épaisse, métallisée, porte fermée, porte donnant sur la cour intérieur fermant mal, porte donnant sur la cour intérieur faisant soucis quand tour de garde de nuit, porte donnant sur la cour intérieur fermant mal, signalée déjà deux fois aux supérieurs porte des studio là-haut verrouillée, mégots quand même retrouvé le matin, petites traces de petites fiestas et de petits riens pour ceux qui ne savent pas dormir porte bloquée, porte rieuse, porte ça sent le shit les gars attention on va entrer porte qu'il faut penser à refermer, porte qu'il faut penser à fermer en cas de départ spontané non autorisé porte bonjour c'est claude, c'est julie, c'est akim, c'est nawel, c'est jules, clément, gabriel, assia, c'est youri, c'est ahmed, c'est sonia, c'est la police, c'est le matin, c'est le petit déjeuner, c'est il faut se lever, c'est tu as pas dormi, c'est comment tu vas, c'est vasy vasy tu rends fou, c'est dort comme une masse et ne réponds même pas, c'est rigole un peu et sourit déjà, c'est jette des trucs sur toi, c'est saute du

lit, c'est déjà levé prêt à descendre manger, il est 7h, il est 6h 45, il est 8h30, il est 8h30, il est 8h30, il est 9h putain ça fait trois fois déjà, c'est je remonte pas tu connais, c'est la prochaine ce sera pas la même portes ouvertes puis refermés après minuit t'as pas un briquet qu'il dit porte ouverte puis refermée un qui va juste pisser porte ouverte puis refermée, oh vous passez la nuit-là ou quoi porte fermée, bloquée puis finalement ouverte après négociations mais celui à côté est déjà à bout, nuit à peine commencée, début d'embrouille assurée Portes fermées sur musique Portes fermées sur insomnies Portes fermées sur rien, lit vide inoccupé.

Laissez le *GROOM* fermer la porte avec le dessin en pied d'un petit groom casquette à la main sur la plaque apposée au montant central de la double porte vitrée en bas de l'immeuble de ma grand mère le cadre des deux vantaux et la partie du bas d'un brun clair luisant comme de l'acajou et le battant se refermait bel et bien tout seul lentement très

lentement jusqu'à se poser en douceur contre l'autre avec un petit clic... Cinq étages plus tard sur le tapis bleu et rouge retenu par des barres de cuivre et bordé d'une grecque moi en tout petit portant le pot d'azalée rituel de son anniversaire en reflet dans la double plaque dorée étincelante se détachant sur le brun-rouge verni de la porte toute la famille massée sur le palier un peu essoufflée et au doigt de mon père appuyé sur la sonnette la porte s'ouvrant exhalant des effluves de vol-au-vent et de gâteau de Savoie comme les bras immatériels d'un puissant djinn sortant de son flacon... C'était la dernière porte tout au fond de l'impasse en terre battue une grande vieille porte à la peinture marron écaillée la clef énorme et rouillée la porte il fallait l'attirer vers soi tout en tournant la clef comme pour l'amadouer réchauffer son vieux cœur grinçant et qu'elle veuille bien s'ouvrir sur le sombre vestibule qui promettait après le petit couloir en coude la lumière aveuglante du patio... Porte-fenêtre dont le battant droit est ouvert sur le jardin dans la nuit qui tombe de chaque côté

un rideau d'un beige rosé dont la tringle est blanche et la vitre du battant gauche reflète les ustensiles pendus au dessus de l'évier des passoirs un fouet le tire-bouchon avec au premier plan mon image les mains sur le clavier un tableau dont la porte fenêtre est le cadre un cadre qui rentre dans le tableau par le montant du milieu et les deux poignées du battant ouvert sont des becs de canne en inox fixées sur leurs plaques de métal de chaque côté à angle droit du battant puis de nouveau à angle droit vers le bas rappelant la position des bras dans certaines danses indiennes quand on s'émerveille de la souplesse tandis que tout en haut les lignes entrecroisées des branches de la vigne dégarnies par les étourneaux semblent s'élancer vers les lignes entrecroisées de l'armature métallique du bar-num comme pour proposer ensemble un même dessin mais le métallique et le végétal sont de natures bien différentes de même que le blanc de la table de jardin brille autrement que celui de l'épaisseur du mur qui touche l'ombre du chat assis sur la marche à côté d'une paire de

sabots en caoutchouc de plusieurs bleus et dans le fond du tableau les lignes de fuite convergent en un rectangle de lueur jaune sur laquelle se détachent des enchevêtrements de branches une fenêtre ou un œil ou un reflet un reflet... Entre le rez-de-chaussée et le premier il y a 19 portes si j'ai bien compté dans la maison qu'on me prête celles de l'intérieur sont toutes pareilles, peintes en blanc avec des parements qui dessinent trois rectangles de tailles différentes le plus grand en haut au-dessus de la poignée le plus petit sous la poignée le moyen dans la partie du bas quant aux poignées ce sont des bec-de-canne d'argent ouvragé gainées d'un manchon blanc dont la base est cannelée et le bout arrondi piqué d'un clou doré (les manchons de celles du premier sont décorés d'un dessin de fleur) alors que celles des portes-fenêtres du salon sont en fer forgé torsadé et quand il fait noir dehors on leur tire des rideaux dessus d'un tissu épais beige clair surpiqué de grosses fleurs rouges et vertes qui ressemblent parfois à des visages d'enfants parfois à des têtes de mort

et on fait un feu dans la cheminée dont la lueur vue du vestibule se diffracte à travers les petits carreaux biseautés de la porte à double-battants en menus fragments glissant les uns contre les autres derrière des figures en bois accrochées en haut de la porte sur un long fil vertical une étoile à cinq branches dont le centre est découpé un petit sapin vert un cœur rouge criblé de jaune et entre chaque figure sont enfilées deux perles rouges encadrant une blanche tandis qu'en haut tout à fait sur la gauche une petite goutte rouge dépasse du dos d'un gros thermomètre en plastique alors qu'elle est en beau chêne la porte veinée de rainures verticales et percée d'une ouverture rectangulaire par laquelle on voit le jardin de devant à travers une grille en fer forgé représentant deux cœurs l'un sur l'autre renversés avec un petit oiseau en papier blanc accroché et des pendeloques à des clous de chaque côté à droite un coquillage comme ceux qu'on trouve sur les plages de Bretagne au bout d'un long cordon ainsi qu'une minuscule clef ouvragée directement

accrochée au clou et à gauche une sorte de chapelet dont les grains sont séparés en groupes de huit par un cauris entouré de deux coquillages nacrés la poignée de la porte d'entrée est torsadée en fer forgé comme la plaque dont le motif est une fleur de lys ce qui fait qu'on passe une grande partie de son temps à ouvrir et fermer des portes dans cette maison... Fallait faire bien attention en fermant les deux portes placées l'une contre l'autre celle de l'extérieur peinte en jaune et celle de l'intérieur capitonnée d'un tissu marron sous lequel étaient posés des emballages d'oeufs des boîtes à oeufs patiemment collectées pour l'insonorisation fallait d'abord fermer la porte jaune, puis la porte capitonnée et alors là ça y était les bruits de la maison avaient disparu comme par enchantement loin très loin à des années lumières de ma petite chambre les bruits du monde avalés par les boîtes à œuf et le tissu marron... Marron elle aussi la tenture masquant la porte d'entrée en velours côtelé que les petites mains agrippaient et l'enfant hurlait accrochée à l'étoffe derrière laquelle

sa mère avait disparu... Grille et porte battante défilant verticalement comme sur la pellicule au ralenti du sombre miroir d'or au fond de la cabine lambrissée après que la grille est retombée lourdement derrière soi et qu'on a franchi la porte battante et qu'une main gantée de cuir a appuyé sur l'un des gros boutons noirs : le 4... Le long du couloir abricot s'alignent les portes sculptées de bas-reliefs représentant des scènes inspirées de l'art hindou avec entre chaque un flambeau surmontant un long miroir qui reflète la paroi d'en face ouvrant sur des espaces les portes à l'infini dans toutes les directions, dans toutes les directions jusqu'à la chambre 17... Le portillon automatique qui se fermait à l'arrivée du métro était peint en vert avec une grande plaque rouge sur laquelle se détachait en lettres blanches NE PAS TENTER DE PASSER PENDANT LA FERMETURE et le danseur Jean Babilée raconte comment *il avait sauté par-dessus le portillon* pour échapper à la Gestapo... La porte de la concierge que nous appelions Toinette et qui était de Dijon

derrière sa porte vitrée dans la moitié supérieure la vitre masquée par un rideau de plumetis rose passé qu'une vieille main écartait de quelques centimètres à la voix de mon père énonçant le nom de famille comme se devait de le faire tout locataire rentrant après dix heures du soir... Dans le quartier de Nottinghill Gate les grandes maisons victoriennes squattées parfois sur une rue entière de porches à colonnes tous semblables donnant accès à des portes qu'il suffisait de pousser à n'importe quelle heure pour se retrouver autour d'une table dans le chuintement d'une vieille bouilloire cabossée un mug de thé à la main (ne bloquez pas le joint) lancé dans le délire des conversations ou bien gardant le silence sur la chair de son rêve porte ouverte sur le rêve ou rêve commun ouvrant la porte... La porte de verre d'où l'on voit à travers et à travers les univers.

Porte de la chambre des enfants vue du dedans. Je suis couchée dans le lit. La porte est à l'opposé dans la diagonale

de la pièce, presque angle gauche du mur. Quand il est l'heure dormir, je fixe le rai de lumière à la limite du parquet – un beau parquet en chêne, presque trop beau pour une maison aussi modeste. Une porte large et rassurante. Peinture pastel, jaune pâle ou grise, j'ai oublié. En revanche suis capable de reconnaître le bruit de sa poignée en métal qui tourne dans sa cavité entre tous les bruits de la nuit. Porte de la chambre des parents. Même taille, même fabrique, même poignée qui produit pourtant un bruit différent. Plus grave plus métallique. Elle ouvre sur un palier de deux mètres carrés au sol en lino – de piètre qualité le lino –, remplacé une première fois par une chute de moquette bleue lors d'une rénovation de la maison, une seconde fois bien plus tard par un plancher blanc et propre après la mort du père. Je l'apercevais souvent dans l'entrebâillement, écrivant à genoux près du lit quelque chose dans son agenda. Quelque chose de secret, une sensation de défendu. Porte de la petite toilette. Ou plutôt battant sans butée flottant du dehors au dedans. À le manipuler,

ce souffle caractéristique allant ralentissant à l'approche du chambranle. Rien qu'une poignée pareille à celle d'un couvercle de casserole mais fixée en vertical. Contrairement aux précédentes, elle ne risque pas de claquer à cause des courants d'air. Porte de la salle à manger. Supprimée dans les années 90. Elle était devenue gênante après avoir servi pendant deux ou trois décennies à diviser l'espace pour la location estivale (la moitié de la maison était en effet investie par des touristes qui payaient bien pour une quinzaine à la mer). Cette porte avait une partie vitrée toute brouillée. On ne pouvait pas voir grand-chose, juste un peu les ombres à travers. Les lumières aussi. On entendait les voix. Comment fermait-elle ? À clé sans doute, ou alors juste un verrou d'un côté. Pas de souvenir. Porte du grenier accessible par un long escalier extérieur. La clé est pendue dans la cuisine — ne pas oublier de la prendre avant de monter. Porte désormais en matière plastique solide et blanche avec un volet amovible. Toujours dure à ouvrir avec cette poignée qui se relève, on

ne sait jamais si ça a fonctionné ou non. Porte de la cuisine, la plus importante de toutes. C'est par elle qu'on entre et sort depuis soixante-dix ans de préférence à la porte de la salle à manger qui donne directement sur la rue. La plus privée. La plus familière. Elle ouvre sur un escalier de sept marches qui descend au jardin et permet de rejoindre la buanderie dont une partie a été aménagée en salle de bains, un lieu indispensable aux maisons modernes. Tout ça un peu bricolé mais ayant le mérite d'exister. Avant à cet endroit il y avait la lessiveuse. Il fallait l'alimenter en bois pour faire bouillir le linge. Laver les draps était une épreuve. Draps et aussi bleus de travail de mon père. Elle est vitrée à petits carreaux avec un bout de rideau en fausse dentelle qui permet de voir les gens qui passent sur le chemin derrière. Peu à peu décrivant ces portes, se redessine l'espace de la maison où je suis née, les odeurs, les bruits attachés aux poignées de porte ou de placard, les remuements de chaise ou de vaisselle, les voix singulières, les silhouettes connues, les vibrations de ce

monde ancien au point que des frissons me viennent et aussi des larmes.

Tout le rouge était tombé ; faire la liste des rouges ; restaient les ors ; faire la liste des ors ; les os des arbres ne sont pas blancs ; les persistants persistent ; de la rubalise jaune souhaite contenir ; un éboulis déborde la chaussée ; ai claqué tôt la portière ; m'abritant de chutes ; passer au garage ; quatre saisons ; parallélisme exigeant révision ; forfait contrôle technique tout-en-un ; ayant pris rendez-vous sans pousser ; porte repoussée d'avancée ; garagiste se plaignant froids courants d'air ; de fait l'accueil sans opercule ; entrée clientèle verglacée ; passage privé stop inscrits rouge sur blanc ; entre comptoir et atelier la sempiternelle ouverture ; vont viennent mécaniciens ; accueil atelier parking ; parking atelier accueil ; transitent clé-contact feuille de travaux ou devis ; le mien conclu à tempérance ; ce sera ce matin ; claquerai la portière ; la maison n'aura pas de sitôt lainage de verre ; tiédir ou conduire il faut choisir ; aurai amassé

des négligences ; paquets froissés de cigarettes ; tickets boulettes ; rafles du raisin violet grappillé évacués ; éluder poussière tableau de bord ; le miracle enfantin d'une voiture lévitant sur pont de levage ; graisses bleues ; le béton ciré lisse ; tracés d'emplacements jaunes ; piles de pneus étiquetés ; contre les hauts murs ; par le courant d'air ira mon regard ; contact au tableau des clés ; duquel un mécanicien en son heure décrochera ; déverrouillera inutilement mienne portière ; puisque sur le parking du garage quel risque ; habituel rituel anxiété ; opération révision conforme à ; tandis que partie et à pied j'irai ; reviendrai beaucoup plus tard ; après avoir bu la journée de rien ; claquemurée derrière des portes toutes d'une main épaisses ; décervelée de ce que vu ; j'attendrai la route ; alors y être ; voir ; maintenant ; tout de suite ; voir ; ai descendu la montagne ; remonterai la montagne ; sans dire autre chose ; que tout le rouge était tombé ; les préoccupations ignorantes du col de la faille ; des salutations aux arbres ; des salutations aux roches ; des

salutations au ciel ; comment était-il donc ce matin ; des salutations à la mer ; notations vocalisées de ce jour évidé ; derrière les portes de toute une main épaisses ; des absolus conventionnels restant sans voix ; une fois passé les portes ; à digicodes à badge à fonte ; à personnel technocrate de mécaniques absolues ; absoutes ; soultes ; dissoutes ; puisque nous ne passons pas sous les porches ; ceux-ci réservés aux citoyens ; certains d'entre nous ont tenté ; brisés net ; la vie d'avant le désastre ; se résume à une constance de porches considérables ; commandant à des bâtiments ; en leurs temps ultra-modernes ; les dévolutions accumulant les représentations ; des plus singulières aux plus attendues ; prétentieuses ou involontairement banales ; bâtiments actualisés sauf leurs monumentales entrées ; quand bien même tout disparaîtrait ; serait appelé à disparaître ; en franchissant les hauts porches ; ploie la nuque ; martin-pêcheur citoyen du ru ; d'autres ont ployé ; une autre fois ; nuque de martin-pêcheur ; en livrée bleue ; bleue ; œil noir fendu d'un loup orange ; oiseau-fusée ;

éclair technicolor ; bec en dague noire déco-
ché depuis le ciel bleu ; bleu ; fuselant depuis
rivière aux caprices meurtriers ; le ru l'espla-
nade ; le parking goudronné de rose ; ombré
de jeunes greffés remontés ; remontés deux
coups d'ailes ; des vermicules grouillent ; sous
le porche-saule ; où balancent des faisceaux
de bois roux ; plantés comme osier de biais ;
biais ; des homoncules ; de l'espèce homo hy-
permercatorius ; trois à quatre générations ;
bipèdes ; sextupèdes ; octopèdes ; le ciel bleu
bleu ; et plus bleu encore l'azur verre trempé ;
oiseau-supersonique ; éclair bariolé ; dague
d'écaille ; nuque de cristal ; rompue net ; une
minuscule peluche électrique ; perdue aux
portes escamotables ; beaucoup se raccro-
chent au laser rouge pulsatile ; n'espérant plus
beaucoup je ploie ; une douleur à la nuque
comme effritement ; me soignant de dérobée
concrète ; le dernier porche ; dernier ; tom-
beau crypte arcades colonnettes ; mâchoire
trouée à redans ; salive des sources glandes ;
claustras de terre cuite ; mastaba sous ciel de
plomb ; le dernier porche ; ici-là de vivant rien ;

du vide de l'air ; de la lumière du vent traversant ; derrière les baies empoussiérées ; biffées de rubalise ; jaune/blanche ; jaune/rouge ; au ralenti en silence ; deux trois petits bonshommes en vêtements orange ; casqués de blancs ; se meuvent ; lents ; d'une chambre au puits d'air ; d'un sas à une autre chambre ; d'une crypte à sa voisine ; celles-ci indéfiniment réitérées ; voûte après voûte ; d'une rampe à un escalier ; à une coursive ; à une passerelle ; le porche ordonnant le retrait ; des lèvres ; des joues ; des langues ravalées cimentées ; les dents crissent du sable ; les cervicales calcifient ; les corps absents ; et je vais ; reprendre où je n'ai pas pensé et dit ; de ma voix qui pleure ; dont je devrais dire comment je l'entends pleurer ; s'entend nécessité primale ; passer au virage du bas de ville ; supérette-tabac ouverte 7 sur 7 ; 7h - 20h non stop ; je tirerai d'un doigt d'une phalange finale ; l'oreille verticale collée au réduit ; sur une supposée surface interne millimétrées et sans miasmes ; derrière laquelle le vitrage diffuse crus néons ; derrière laquelle l'obstruction

des dos impatients ; en sens inverse pousser de l'épaule ; viatique abrité ; abri portière claquée mais pas verrouillée ; si jamais il fallût ; se souvenir de ne pas oublier ; passer aussi à la coopérative agricole ; soir après inventaire des absolus ; alignés dans la cave conventionnelle ; ce que coûterait une tronçonneuse électrique ; une brume blanche colle à la mer ; le pré verdoyant de l'étape est ouvert ; les battants en platanes jaunissent ; passer aussi au primeur ; lequel baraque sur caillebotis ; terrasse éventée de canisses ; cagettes de courges oranges blettes ; le vantail invisible réapparaîtra à la fermeture ; il fera noir ; passer à la coopérative agricole ; ma préférée ; une paire de vitrées coulissent ; elles ne se déclenchent que si l'on se présente ; tantôt pour entrer ; tantôt pour sortir ; respecter le sens ; elles me détectent avec difficulté ; de part et d'autre une chalandise ; un poulailler des paniers des sacs de granulés ; une niche des seaux des fleurs en plastique ; des fleurs en vrai souillent pelouse synthétique ; faire l'inventaire primesautier des coopératives agricoles ;

changerait des absolus ; faire l'inventaire de tous les rouges ; ils sont tombés ; faire la liste de tous les ors ; lister les arbres d'os ; lister les persistants ; fouiller les éboulis ; claquemurer la porte ;

Porte 1 : Franchir les portes du sommeil et piétiner dans un rêve mosaïque. L'écrire. Franchir le périlleux de cet insaisissable.

Se demander pourquoi on le fait alors. Ce que cela amènera, si c'est écrire pour écrire. Écrire quand, en dehors du rêve dans l'éveil, c'est jours de tempête. Écrire comme tenir la barre et ce serait pour aller nulle part, juste cela, ne pas abandonner, franchir la vague qui lève au ciel le nez du voilier, massera toute la peau de la coque, mais oublier celle qui forcément suivra quels qu'en soient les dégâts. Il y a devant moi sur nos tables d'écriture un amas de petits objets avec pour chacun un morceau de papier cadeau et je suis chargée de les emballer, c'est ainsi que commence mon rêve, un rêve sans queue ni tête. Porte 2 : Porte franchir porte de chez soi où peut s'éveiller la

violence et pleuvoir les coups et dégringoler l'escalier à clair voie baisser la tête pour éviter l'enchevêtrement des poutres et des planches des combles c'est traverser une forêt d'arbres morts depuis longtemps et tous inclinés dans un sens et appuyés contre ceux dans l'autre sens pour la charpente et leurs ombres démultipliées par la lueur maigrichonne prodiguée par l'ampoule suspendue nue et pousser la porte de méchant bois, parce que pour l'arrière de l'atelier de menuiserie on ne gaspille pas le bois noble, et pour les armoires c'est pareil, les parois latérales des buffets c'est du sapin tout fin qui sera teinté couleur chêne pour que ça ne se voit pas, l'économie qu'on avait dû faire, alors cette porte-ci c'est pareil et elle frotte dans le bas, il faut lancer le bout du pied pour l'ouvrir, parce qu'elle coince d'un coup de rabot qu'on ne prend pas le temps de donner, parce que c'est trois fois rien et ce rien le remettre à demain, pas d'urgence, pas comme les pas qu'elle précipite, il faudra encore traverser la cour intérieure et tambouriner à la porte de derrière, celle de la cuisine, de

la maison de ses parents, mais elle peine à débloquent la porte de son pied nu avec l'enfant qu'elle porte dans les bras pour le préserver de l'homme qui a bu qui ne supporte pas l'alcool que l'alcool rend violent Lou qui est si gentil quand il n'a pas bu, Lou, un mot d'amour qui revient sur ses lèvres, une fois que les ecchymoses ont disparu. Porte 3 : Porte fermée, qu'on n'ouvre pas, porte privée, qu'on garde fermée, quand à côté l'autre est de grande largeur, vitrée sur toute la longueur, toujours ouverte celle-là, on entre comme on veut, juste à la pousser de la main, du moins pendant les heures d'ouverture, de huit heures à midi trente et de quatorze heures à dix-huit heures trente, et le samedi matin aussi, ouverte, et ils ne s'en privent pas, poussent la porte juste pour bavarder avec lui en wallon qui ne se parle plus beaucoup mais avec lui ils peuvent commenter le dernier match les titres du journal La Meuse et un peu de politique, ouverte la porte de l'officine, même si en dehors de ces horaires il faut sonner à la porte à côté, sonner, sonner, et personne ne répond, avec à gauche dans

le mur une sonnette à sonner dans le vide, parce que c'est fermé, personne ne répondra, ne viendra le dire, c'est fermé, la réponse est dans le silence de la porte fermée, parce que les urgences c'est toujours de l'aspirine ou des protections hygiéniques, sauf les nuits de garde, franchir la porte privée ils pourront, attendre debout dans le hall d'entrée sous le halo de la suspension pendant que le père disparaît par la porte du fond en bois clair avec dans ses mains l'ordonnance. Porte 4 : Portes de la maternité éclairées et visibles de loin dans le soir qui tombe tôt en ce mois d'octobre, montrer patte blanche, tendre le test PCR, entrer à la maternité c'est maintenant commencer par franchir le barrage à cause du covid, quand franchir pour lui c'est naître, éjecter le bouchon muqueux, fissurer la poche des eaux, naître ou pas, franchir, dilatation qui ne se fait pas, contractions qui écrasent le corps et la tête, les cris étouffés d'une voix bien connue, naître ou pas, franchir, jours de retard, le corps du dehors, le corps portant assis sur un ballon, et ça saute et ça secoue,

vers le haut, vers le bas, haut, bas, franchir comme passer outre une porte fermée, puisque naître il faudra bien. Porte 5 : Portes limites, frontière entre ce qui est permis, et ce qui ne l'est pas, franchir, enjamber l'interdit, être en plein dedans, tempête, injures, cris, alors que bébé est né, trouver sa place, les portes qui claquent, les silences plus lourds que les mots massues, ceux qu'on n'aurait pas dû dire, qui s'envolent dit-on, ceux qu'on prononce quand plus rien ne peut être dit, qu'on ne s'entend plus, crier alors il faut, hurler, comme un chien comme un loup, montrer les crocs, retrousser ses babines, gronder, menacer de mordre, lâcher des mots coups de poing, des mots dits pour tuer, des maudits soient-ils, des mots qu'on ne pensait pas dira-t-on, qu'on n'aurait pas dû dire, où vont-ils se poser, ces mots boumerangs qu'on se reprendra dans la gueule, qu'on se reprochera d'avoir laisser franchir nos lèvres, des mots qui ne se dissipent pas, fumée qui se change en plomb, des mots qui s'inscriront dans la chair comme encre de tatouage et c'est indélébile, des mots qui resteront gravés,

isolés, seuls, sortis du contexte de l'accouchement proche, de l'accident, du traumatisme ou de ce qui l'a réveillé et on n'était plus soi-même, on était devenu un autre qui parlait pour nous, proférait des horreurs, donnaient l'illusion que les balancer au dehors, les laisser franchir la frontière soulageraient ce qui faisait douleur au-dedans, souffrance si grande qu'elle avait occupé tout le terrain jusqu'à manger le centre et toute la périphérie, que soi-même on avait disparu, gommé, effacé, et juste elle au-dedans, avec la solitude aussi, les mots dont on se demandera plus tard où ils sont allés se perdre ou se coller une fois franchie la limite de ce qui est permis de se dire entre deux personnes qui viennent d'avoir un bébé ou juste qui se sont aimés ou qui s'aiment, est-ce qu'ils sont comme des pavés jetés derrière les barricades à cogner à tenter de démolir, est-ce qu'ils s'infiltrèrent sans que ça se voit comme l'eau de mer dans les fondations de la maison construite trop près à ronger grain de sable après grain de sable jusqu'à ce que l'édifice qui semblait si solide bascule

d'un coup dans le vide comme château de cartes, se faisant fi du béton du fer forgé du ciment, gagnant la partie sur tout ce qui lie qui fait tenir ensemble qui solidifie. Porte 6 : Porte, repousse, porte, défonce, porte ouverte qui se laisse défonce, porte avec serrure sans clé, porte qui ne ferme pas, dont on n'a pas la clé, porte qui pourrait fermer, porte à laisser ouverte, parce que née porte d'intérieur, ouverte parce que le danger c'est à l'extérieur, porte du dedans, le danger vient de sa clé, il ne faut pas la tourner, porte fantôme, illusion de porte, de bois clair, serrure ni argentée ni dorée couleur entre les deux, porte, repousse, porte, sépare, retiens, isole, protège, empêche, porte, tais-toi, ne fais pas de bruit, reste immobile, figée, tapie, porte à la plainte que la nuit démesure, démultiplie, répand dans les oreilles de la chambre sous le lit dans l'étouffé des draps, porte fausse amie qui toujours se laisse ouvrir. Porte, retiens le corps de l'autre, porte, sépare, porte la main sur la clenche éteins les mots, claque à la gueule, mors une phalange, croque un orteil nu, fais quelque chose, porte

qui abdique avant l'heure, brandit le drapeau blanc des traîtres qui ne s'opposeront pas, laisseront passer, ne se mettront pas en travers, se rendront sans livrer bataille, porte poltronne, lâche, porte à fusiller, tandis qu'entrent dans la chambre, prennent possession, pénètrent les troupes ennemies de mots qui fracassent. Porte 7 : Porte de bois avec dans le haut un carré blanc, vitre constituée de bandeaux de glace concaves et convexes en alternance, opacifiée par traitement spécifique pour qu'on ne voit pas à travers mais qui laissera passer la lumière, et c'est lueur dans l'insomnie de la nuit d'enfance, chambre qui se voudra grotte à l'adolescence, alors sur ce carré vitré en haut de la porte y coller un poster de Julien Clerc, pour repousser l'intrusion parentale, fixer les yeux marrons, le sourire doux, les lèvres charnues, les grandes dents parfaites et la soie de ses boucles longues en cascade ressentie jusque dans ses doigts dans l'excitation amoureuse qui tapisse tout le dedans de réconfort et fera office de rempart. Longtemps.

Achevé d'imprimer.

